


# emled

Reflet de la Bretagne moderne



# breizh

## Sommaire

- Notre éditorial : *Ta he ar not ta be...*
- Page 2. La tuberculose était-elle vaincue? par Mari-Ansig Ar Goff. Nos grands hommes, quand ils étaient petits, par Yann Pontfeld.
- 4. Littérature bretonne, par Robert Pontfual. Barzhonezh.
- 5. Danses de Haute-Bretagne, par M. D. Jeunesse rurale, par Jarzig.
- 6. La Cité du Cinéma, par Jean d'Armor. Radio-folklorique bretonne.
- 7. La faïencerie, par Marie Drouart.
- 8. Ur C'houdeann eus Bro-Skos, par Gloud' Ar C'Holvez. Un jeu écossais, par Erwan Trac'h.
- 9. Il ne faut pas dire... Quand ressuscitera le folk de Bretagne? Bretagne pétrolière, par Yann Fiaudic. Diziadur. Deux grands Prix..., deux Breton!
- 10 et 11. Le Mode bretonne, par Marie-Claude.
- 12. Définitions de la patrie, par Emorz. Votre bibliothèque.
- 13. Subes ar Vro. Bretagne-Etats-Unis, par Patrick.
- 14. Le Fordan de Longpont.
- 15. Kambouzell - Gwiskamantezh. Une nouvelle de M. Champien : « La Sole au gratis ».
- 17. La page gale.
- 18. « Enled-Sport », par Erwan Trac'h.
- 19. Nos petites annonces. Notre roman-feuilleton : « L'Appel des Flots », par Alain Rollac.

EDITÉ EN LANGUE FRANÇAISE

PA  
46

## ERRATUM !...

Une erreur d'adresse a été faite au sujet des

### “CHANTERIES BRETONNES”

(Cours gratuits de solfège et de chant)

c'est :

**76, Avenue Félix-Faure, PARIS**

qu'il faut lire, au lieu de :

**76, Avenue Daumesnil, PARIS**

Avec nos excuses.

Abonnez-vous à :

# emled

Abonnement trimestriel ..... 100 francs  
Abonnement semestriel ..... 190 francs

SOUTENEZ NOTRE EFFORT !  
NOUS AVONS BESOIN DE VOTRE AIDE !

COMPATRIOTE BRETON

que tu sois ouvrier,  
commerçant,  
intellectuel,

Viens à :

## HER-VREIZ

te distraire, t'instruire et tra-  
vailler avec nous pour l'honneur  
de la Bretagne

43, rue Saint-Placide, PARIS

## LES ÉDITIONS POÉSIA

15, rue Loucheur, BREST

(Envoyer manuscrits)

lancent les jeunes poètes et prosateurs

En souscription :

**LE SOLITAIRE DE CAMARET (100 fr.)**

Vie de Saint-Pol-Roux et souvenirs par le poète  
Auguste Bergot,  
l'auteur bien connu du « TOMBEAU »,  
publié en 1941

Envoyer fonds et adresses aux Editions Poésia  
C. C. 48-46, RENNES  
Demandez les œuvres parues. (Joindre timbre.)



# LA TUBERCULOSE est-elle vaincue ?

par Mari-Annig AR GOFF

Une maisonnette modeste et calme dans une rue ensoleillée de Bagnolez; c'est là que me reçoit M. Doré, qui, avec une simplicité charmante accepte de confier à *Emléd* les secrets d'une découverte qui, à l'heure actuelle, anime d'espoir et de reconnaissance tant de malades.

L'entretien s'annonce déjà confiant et amical puisque M. Doré m'apprend qu'il est né à Couéron, près de Nantes, le 3 juin 1886.

Et je l'écoute :

— La tuberculose n'est ni grave ni contagieuse, et le bacille de Koch est, non pas la cause de la maladie, mais l'effet. Il ne s'agissait donc plus de concentrer les études et recherches sur la destruction de l'effet (bacille de Koch), mais de déceler la cause de son existence. Et voilà dix ans que je l'ai trouvée; le mal provient de la carence, dans l'organisme humain, de corps rares tels que : or, fer, cuivre, magnésium. Je les ai donc réunis dans une préparation que voici (et je contemple dans un petit flacon, un liquide lumineux et doré). Les résultats de mes applications (qui ne sont pas, ainsi qu'il a été dit, de simples « expériences », s'affirment de jour en jour et je reste inébranlable dans ma conviction, car l'heure est venue de nous demander si les conceptions qui président à l'organisation de la lutte contre la tuberculose ne devraient pas être révisées.

— Les méthodes modernes employées ont cependant pris une telle extension...

— Sans doute, le principe de ma cure, comparé à ces méthodes, revêt-il un caractère de pur charlatanisme. Il est, d'autre part, évident qu'un organisme soumis à un grand repos, une alimentation étudiée et abondante, en même temps que soustrait à toutes préoccupations dans le calme des sanatoria, peut résister ainsi de longues années; mais savez-vous que le pourcentage des malades qui ont repris leur activité normale, n'est, environ, que de 16 0/0? Quant aux pneumothorax et thoracox, ce sont des procédés « mécaniques » qui n'ont aucune action directe sur le mal, et le mérite d'une amélioration ou d'une stabilisation par ces procédés ne revient qu'à la valeur de résistance de l'organisme lui-même.

Et M. Doré ajoute avec une douce conviction :

— Ce sont là des moyens « artificiels » qui ne peuvent lutter contre les lois de la nature, et dont riront bien nos enfants plus tard.

— Nous savons que vous n'imposez pas à vos malades en traitement l'éloignement de leur foyer. Cependant, un bébé au contact de sa mère malade n'est-il pas en danger ?

— Il faut évidemment que l'enfant soit prémuni des principes défensifs et mon traitement, qui est aussi préventif, soustrait le sujet à toute contagion. La médecine, à mon sens, n'a pas le droit d'avoir un caractère d'exploitation commerciale ou administrative, mais doit être essentiellement sociale, et je sais que mon traitement, qui est à la portée de tous puisque très souvent gratuit, y apporte une véritable révolution. Nombreuses pourtant sont les ordonnances médicales qui me sont apportées par les malades,

en échange d'un de mes flacons, et ceci n'est un précieux encouragement, de même que le flot toujours croissant des personnes qui, éclairées par des résultats précis et contrôlables, viennent à moi. Et je n'accepterai de cesser mon activité que sur un ordre écrit du Ministère de la santé publique. Or, ce dernier, auquel j'ai soumis des documents précis, n'a pas cru devoir m'imposer cet ordre écrit, pourtant sollicité. Je me considère par conséquent libre d'agir, et je poursuivrai. Tandis que je compare deux

guérison, lettres timides et modestes demandant l'envoi d'une cure... gratuite. Chacun sait qu'elle n'est jamais refusée.

Et M. Doré, dans un bon sourire, de poursuivre :

— Je vous signale, spécialement pour *Emléd*, le cas du docteur S... (Morbihan), gravement atteint, qui, après un traitement de trois cures, a repris, auprès de ses malades, une activité normale.

Nous devons, hélas! cesser cet entretien; sur le seuil de la maisonnette, je serre une main cal-

Nos  
Grands  
Hommes...

...quand ils étaient petits

Paul FÉVAL  
(1817-1887)

Paul Féval, célèbre romancier, naquit à Rennes, le 28 novembre 1817. Parmi tous ses romans, son œuvre immortelle restera toujours *le Bossu* ou *le Petit Parisien*, qui a été popularisé au théâtre et à l'écran. Il mourut à Paris, le 8 mars 1887.

Paul Féval avait pour professeur, au collège de Rennes, M. *Quandoquidem*, qui, tantôt était furieux de ses moqueries et de ses mauvais tours, lui prédisant l'échafaud pour la fin de ses jours, tantôt ravi de son imagination brillante, lui servant la phrase consacrée : *Tu Marcellus eris*.

Plein de dignité dans l'exercice de ses fonctions, s'il enjoignait au jeune Paul de se mettre à genoux, il avait soin d'employer des « tournures élégantes » : « Prosternez-vous dans l'attitude d'un coupable ou bien je vais employer l'aide d'un serviteur pour vous expulser par la violence, et je saurai bien vous décliner mordicus du génitif. »

Quand éclata la révolution de juillet, professeurs et élèves arboraient la cocarde tricolore. Paul, royaliste dans toute la ferveur de ses treize ans, n'hésita pas à orner sa casquette d'une énorme cocarde blanche, malgré les sommations réitérées, et accompagnées de coups. Paul Féval encaissa tout sans rien dire.

Dès lors, il s'en alla dans un vieux manoir de sa famille, perdu dans le fin fond du Morbihan. Il tombe en plein milieu des agitations clandestines de la Chouannerie, cette fronde campagnarde qui tenait en échec les armées de la Révolution, victorieuses partout ailleurs.

Le château sert de rendez-vous aux conspirateurs : on s'y assemble la nuit; on y fond des balles de calibre. Les hommes sont résolus, et encore plus les femmes. Le soir, à la lueur de la flamme du foyer, il en écoute avec le plus vif intérêt, les exploits merveilleux qui lui laissent une impression profonde, surtout quand le vent souffle au dehors et semble battre les hautes fenêtres de l'aile des fantômes.

Et lorsqu'il quittait la veillée pour monter dans sa chambre, il avait la tête remplie de terreur et se couchait avec la fièvre. Dès qu'on emportait la lumière, il sentait un frisson lui courir par tout le corps, ses dents claquaient. Il lui semblait voir son lit entouré de cierges et entendre des voix lamentables réciter à son chevet le *De Profundis*.

Rêvant de batailles, il obtient la promesse d'une carabine pour « aller battre les Bleus ». Un beau soir, il s'avise d'insulter la maréchaulsée qui venait faire une visite domiciliaire. Les gendarmes le prennent par l'oreille pour le conduire à sa mère qui lui ordonne de se tenir sage.

Comme quoi la Bretagne a toujours exalté de bonne heure l'imagination de ses enfants par ses traditions chevaleresques.

YANN PENFELD.

## “ TO BE OR NOT TO BE... ”

*Autrement dit : le Breton a-t-il intérêt à faire connaître la Bretagne au monde ?*

*Question à laquelle — comme au referendum — il peut y avoir deux réponses :*

**NON.** *Auquel cas, l'affaire est classée, le « grand livre » de notre vie fermé, et personne ne pourra jamais s'instruire de ce que nous avons été, de ce que nous sommes, et de ce que nous pouvons devenir. Et ce sera tant pis pour le monde, pour la Bretagne et pour les Bretons. Et si nous y perdons, personne n'y gagnera.*

**OUI.** *Et nous croyons qu'il serait bon de s'entendre une bonne fois, sur les modalités d'exécution et de mise en pratique.*

*Il nous faut avouer que la langue bretonne n'est pas une langue parlée couramment, non seulement en Europe, mais encore en France, et même en pays breton. Toutefois, des efforts sont faits actuellement pour que la langue bretonne soit instruite au moins en Bretagne, dans nos écoles pour les enfants, et par des cours spéciaux — gratuits d'ailleurs — pour les adultes.*

*Mais, devons-nous « produire » notre culture uniquement entre nous, en Bretagne, pour un public uniquement breton? Les autres peuples, et, plus près de nous, celui de la France entière, viendront-ils « chez nous » s'instruire? Assurément pas; c'est donc à nous de nous déplacer, par la voie de notre presse. Or, si nous éditons des livres, journaux, revues, écrits seulement en langue bretonne, qui les achèteront? Seuls les bretonnants, lesquels n'ont, du reste, que l'embarras du choix, puisque nous comptons près de vingt revues de langue bretonne.*

*Par contre, si nous les éditons surtout en français, en les parsemant de contes, poésies, nouvelles en langue bretonne, qu'arrivera-t-il? Nous allons toucher un public beaucoup plus important : d'abord les Gallo-Bretons, qui sont très bretons de cœur, et qui pourront prendre peu à peu l'habitude de lire le breton, puis de l'apprendre, résultat très appréciable. Puis, les publics des autres départements, qui, dans leur langue maternelle, pourront s'instruire d'un pays qui leur est presque inconnu. La tâche s'étendant, l'Empire français peut s'y intéresser également. Quel magnifique rayon d'action! C'est à ce moment-là que la Bretagne atteindra les « purs sommets ».*

*Et c'est là, tout simplement, le but d'Emléd.*

*Nous savons que c'est également celui de beaucoup de nos compatriotes, et nous demandons à ceux-ci de nous faire connaître autour d'eux, de provoquer cet « essor » dont nous avons fait notre titre, en provoquant des abonnements dans tous les milieux, toutes les classes, de tous les pays.*

*C'est une question vitale, non seulement pour notre jeune revue, mais encore pour la Bretagne, à laquelle nous devons penser en premier lieu.*

Emléd.

photos d'une malade (plusieurs abcès aux poumons, infection des voies urinaires) avant et après traitement, on frappe à la porte. C'est le facteur qui apporte le courrier. Lettres touchantes de malades en cours de traitement et qui relatent l'évolution d'un état de santé, lettres éperdues de reconnaissance qui, accompagnées de photographies, annoncent une

me et loyale et dans la rue, alors que je longe la file des malades qui attendent, la dernière phrase de M. Doré chante encore à mon oreille et à mon cœur : « Si un essor libre et sans entrave est accordé à ma méthode et si le gouvernement veut bien prendre les mesures que je préconise, dans dix ans la tuberculose aura disparu de France.

Et je pense aussitôt : Que la Bretagne s'apprête à être reconnaissante et fière...

M.-A. A. G.

N. D. L. D. — Dans l'intérêt général de tous les tuberculeux, nous prions nos abonnés, ainsi que nos confrères, de donner toute la publicité désirable à cet article.

TRIBUNE LIBRE

LITTÉRATURE

BRETONNE

Emled est une grande tribune libre, chacun le sait maintenant et en use. Mais, pour bien marquer la différence entre un article écrit par nous et une critique écrite par un lecteur, nous ferons précéder cette critique de la formule « Tribune libre ».

J'affirme tout de suite que je n'ai rien d'un « existentialiste », que je ne suis pas « dubuffelliste », ni lecteur assidu d'Aragon, pas davantage d'Henri Bordeaux, ni de L.-F. Céline, mais je constate que la littérature bretonne, telle qu'elle apparaît aujourd'hui, demeure trop souvent influencée par les paysanneries à la Charles-Brun, ou les bretonneries de mauvais goût à la Zénaïde Fleuriot.

Ce n'est pas que le breton — l'écrivain armoricain — manque de vitalité, mais il se sent lié à un tas de préjugés baptisés du nom de « traditionalisme », et c'est pourquoi notre littérature manque d'envolée et, trop souvent, ne reflète qu'une conception artificielle de la vie.

J'ai lu dernièrement le livre de Drezen Itron varia Garmez. Je l'ai lu dans la traduction de Merrien, et j'avoue avoir été déçu de ne rencontrer qu'une histoire mièvre et facile, aux lieux et places de l'étude d'un milieu breton.

Je le crois profondément, l'écrivain de chez nous doit se renouveler, si nous voulons voir grandir notre littérature, si nous désirons porter haut et loïf le nom de Bretons, symbole de ce qui reste encore, dans l'Europe ravagée, de probe et de loyal.

Soyez, messieurs les Ecrivains, davantage personnels, n'oubliez pas que l'écriture est entre vos mains pour adresser notre message au monde, et qu'il ne faut point gaspiller le don que vous portez en vous; vous n'en serez que plus Bretons.

Robert PONTUAL.

Barzhoniezh-Poesie

BRETAGNE

Je viens vers toi les bras chargés de fleurs et de pensées, Chaud soleil de ma vie et mon vibrant amour. Gloire à toi, paradis de l'esprit, chair du jour En qui vibre l'émoi des lumières sacrées. Je viens vers toi, le cœur ému, l'âme exaltée Prendre puissance en te touchant Et sentir rouler dans mon sang Le flux d'ardeur qu'y vient susciter ta marée. Je viens à toi avec l'offrande de mes forces, Avec ma joie, avec mon rire et mon émoi, Je suis à toi, je suis à toi; je sens brûler sous mon écorce Tout un enfer de flammes rutilantes Qui forgent dans mon sein pour éclairer notre univers Les mots d'airain, les verbes d'or qui font fleurir mes vers. Je viens vers toi, voici ma gerbe, mes bouquets, Voici mes fruits sucrés, mes lourdes grappes blondes... J'ai ramassé pour toi, roulant sur ce vieux monde, La royale beauté de ce qui me plaît Et maintenant, pour mon hommage, Genoux en terre, et mes mains dans tes mains, Voici mon fief et sans partage Je te fais don de tout l'humain. Désormais, quel qu'il soit, l'homme est tien et tu l'aimes Et tu lui dois tous les secours Et lui aussi te prie et t'aime : NOTRE-DAME du SAINT-AMOUR.

HENENSAL.

AR VAMMRO

Petra eo ar vammvro ? goût a rit Bretoned ? Oh ! ya, rak n'ez eus pobl e nep lec'h war ar bed, A gar muioc'h e Vro eget tud Breizh Izel, O bro, o yezh, o feiz... ha goude-se mervel !,,

Ar Vro eo an eil-vamm, he deveus hor maget; Hor c'halonou outi a dle bezan staget, Evel ouzh hor mamm all, dezhi hor c'harantez Bepred, hag e pep lec'h, dezhi hor buhez.

Savei' vel o zud hozh, o spered hag o feiz A zo gwriziennet don, e kalonou tud Breizh Bepred e talc'hont mat d'o yezh ha do gizioù E karont o c'hontoù, o sonioù, o gwerzioù.

F.-M. LUZEL. (mort à Kemper, en 1895.)

INTIMITÉ

J'ai fait, ce soir encor, ce rêve familier Où, par une nuit claire et tiède de septembre, Câlinement blottis dans un coin de la chambre, Nous goûterions en paix la douceur du foyer.

J'ai fait, ce soir encor, ce rêve caressant Où, dans l'ombre tranquille et loin du bruit des rues, Je pourrais, oubliant les heures disparues, Vous bercer dans mes bras, comme un petit enfant.

Vous aimer, vous chérir, ô mon amie et sœur, Vous qui savez pour tous des mots pleins de tendresse, Qui mêlez à tout geste un parfum de jeunesse, O vous dont l'âme noble est pleine de douceur.

Et pendue à mon cou par vos bras en collier Comme une grappe mûre à la branche qui plie, Vous chasseriez ma peine et ma mélancolie... J'ai fait, ce soir encor, ce rêve familier.

Auguste BERGOT.

SOUSCRIPTION D'ENCOURAGEMENT ET DE SOUTIEN Avez-vous pensé à nous envoyer votre participation à l'occasion du lancement du

Premier Grand Magazine Breton Populaire Sachez bien qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire, et que nous vous remercions à l'avance de votre effort qui répond au nôtre.

Nous nous permettons, en l'occurrence, de vous rappeler notre numéro de compte-chèque postal :

Per Armor 3244-41 Paris, 6, cité de la Chapelle. BEVET BREIZHI

emled

Fondateur : Per ARMOR Rédaction Administration 6, cité de la Chapelle, Paris

ABONNEMENTS

Trimestriel ..... 100 francs Semestriel ..... 190 francs

Nous recevons avec reconnaissance les dons particuliers de nos amis que nous remercions très vivement à l'avance de leur encouragement.

Les abonnements partent du premier vendredi de chaque mois.

C. C. Postal Per Armor 3244-41-Paris.



# Les Danses Populaires de Haute-Bretagne

par Marie DROUART

L'abbé Desportes, dans *Ma Bretagne de la Rance au Douron*, signale la tenue des Etats à Saint-Brieuc et à Dinan qui attiraient une affluence considérable, entraînant foule de réjouissances et, notamment, des bals où l'on dansait les « menuets » existant déjà sous le duc François II et les « passe-pieds ».

« On dansait chez nous un peu hors de saison », dit l'abbé Desportes, témoin ce trait emprunté à la biographie du bienheureux Grignon de Montfort : « ... En 1708, le père de Montfort devait ouvrir une mission à Moncontour. C'était un dimanche. Lorsque le prédicateur arriva, il aperçut d'abord, sur la place de l'Eglise, un groupe nombreux de danseurs des deux sexes. Pour faire cesser le scandale, le père Grignon arracha aux ménestrels leurs instruments et parla avec tant de force sur les dangers de la danse que l'assemblée se décida à se diriger vers l'Eglise. »

L'abbé Duine a écrit dans un article, paru dans les *Annales de Bretagne*, que les deux danses les plus populaires au pays de Dol étaient : « En avant-deux », qui se danse huit par huit, et le « Chasse à huit », qui se danse seize par seize.

Ronan de Kermeu a noté dans son étude : *Le Mariage dans la région de Merdrignac*, avec les chansons à danser, tout ce qui concerne la danse dans cette région. Il se plaint de ce que les danses de la ville ont tout envahi. Tout au plus, le violoncelle consent-il à donner, pour les vieux, un « rond », un « bal » ou la « contredanse ». Les danses nouvelles, presque toujours appelées « polkas », « mazurkas », « valses » sont devenues familières aux villageois et populaires.

Les airs à danser le rond et le bal étaient innombrables. Le bal se distingue du rond par le calme du mouvement, c'est une danse de repos après le trémoussement de la ronde.

Pendant la première partie, les danseurs forment le rond en se tenant par la main et avancent en marchant de côté et en marquant le pas. A la deuxième partie, le ménestrier crie : « Balancez les mains ! ». La chaîne se rompt, le danseur valse avec sa danseuse jusqu'à la reprise du couplet.

Tout le bal peut être dansé comme dérochée. En ce cas, les couples se placent l'un derrière l'autre en se tenant par la main et au cri de : « Balancez les mains ! », se quittent et se mêlent à plaisir. Le danseur essaie de dérober la danseuse du voisin.

Dans le-pays fougereais et à Saint-Méen-le-Grand, on dansait une sorte de dérochée appelée le « sacristain ».

Dans les campagnes rennaises, la « danse de l'aveine », accompagnée d'une chanson longue, se dansait aux champs ou à la veillée, et, en général, partout où l'on avait envie de danser. Notons encore : la « drôlette » ; les « allumettes » au pays de Caudnes ; le « pas de sept » ; la « dauvergne » ; la « guedenne » ; la « tricotée » ; la « décotée » et le « piville », qui sont très anciennes.

Dans la *France pittoresque* (Paris, Delloye, 1835, t. II ; série danse), par Abel Hugo, on trouve (Loire-Inférieure) :

« Une noce bretonne... Ce rustique festin fut accompagné et suivi de danses et de jeux qui fixèrent mon attention. L'une de ces danses se nomme « la danse de l'oie ».

« Les jeunes compagnons du mari se munirent chacun d'une des broches garnies, toutes d'oies grasses et, se plaçant en rond, commencèrent à danser au tour de la table en exécutant, avec la broche,

diverses figures, plus ou moins extraordinaires. La danse cessa. Les oies furent débroschées et servies.

« Le repas commença au bruit d'une musique un peu barbare. Deux violons et une sorte de cornemuse, que les Bretons nomment « vaize », composaient l'orchestre. »

La « danse de l'oie » ou des « broches » du pays nantais n'aurait-elle pas quelque analogie avec la danse des épées ou des baguettes de la Montagne Noire et la danse du glaive irlandaise « drogueda's March » ou danse druidique, qui serait retrouvée depuis le premier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle? dit le *Journal of the english dance and song Society* (vol. 3, n° 1, p. 36).

Le numéro 1 de janvier-mars 1937 de la *Revue du Folklore français et colonial* publie un article : « Danse des épées », où il est dit que le *Petit Dauphinois*, du 17 août 1936, sous la signature de Jacques Cohen, professeur à la Sorbonne, donne une étude dans laquelle il parle de la renaissance du « Bacchu her » ou « danse des épées », à Port-Cervière, dans la région briançonnaise. C'est une danse conservée depuis des siècles, dans un repli de la montagne, danse religieuse, est-il dit, remontant dans la nuit des temps et dont nombreux sont les témoignages en Ecosse, en Allemagne, en Flandre, au Pays basque, en Espagne et dans l'antiquité classique.

Dans un tableau du Hollandais Breughel Levieux, 1528, on retrouve une danse des épées.

Il y a déjà sur ce sujet, a bien voulu m'écrire Van Gennepe, une bibliographie de plus de deux cents titres et ce type de danse se trouve jusque dans les Indes néerlandaises et au Japon. Pour poursuivre cette étude difficile d'une façon sérieuse, il faudrait être polyglotte comme Van Gennepe; aussi, n'irai-je pas plus loin.

Le pays nantais comptait encore « la danse du gâteau », décrite par Abel Hugo, à la suite de la danse de l'oie et des broches.

« Les danseurs, au nombre de seize et placés comme pour une contredanse, étaient armés d'une galette large et ronde. Ils s'avancèrent tous, observant le rythme lent ou vif de la musique. Chacun s'efforçait de briser avec son gâteau celui de son partenaire. Ils ne s'arrêtaient que lorsque toutes les galettes furent brisées, hormis une seule, et le danseur qui la portait fut proclamé vainqueur, et, comme tel, admis à embrasser une jeune fille de son choix. »

Une cinquantaine de danses de la Haute-Bretagne ont pu être retrouvées; plusieurs sont encore en honneur dans nos campagnes. On pourrait les diviser en trois groupes :

1° Celles qui sont, avec quelques variantes, communes à la Haute et à la Basse-Bretagne : dérochées, passe-pieds, rondes, ridées, guédilles, la gigouillette (gibouillen de Baud), la danse de l'oie ou des broches, le gibiri;

2° Les danses plus spécifiquement locales : quadrilles, avant-deux, pastourelles, carillon, trompeuse, polka piquée, galop, bretonne, sacristain, tricotée, décotée, piville, menuet;

3° Les danses de provenance étrangère, récentes, mais devenues populaires : scottisch simple, scottisch écossaise, polkas, mazurkas, hourrées, etc.

Nous donnerons quelque jour l'explication de certaines de nos danses qui étaient fort gracieuses et qui ont autant de caractère que les danses de Basse-Bretagne.

Marie DROUART.

## JEUNESSE RURALE

Lors d'un récent voyage en Bretagne, j'ai pu étudier quelques-unes des causes de l'exode rural, et en particulier, le problème de la jeunesse des campagnes.

Le problème a été souvent posé, plusieurs résolutions ont été prises par les « Pouvoirs compétents », mais aucune n'a abouti. Et, aujourd'hui, dans nos campagnes, on s'ennuie ferme le dimanche. Résultat : les jeunes désertent la terre après avoir accompli leurs obligations militaires. Quant aux jeunes filles, la plupart ne rêvent plus que de venir à Paris. Faire quoi? N'importe! Bonne à tout faire ou fille de salle... Mais alors, qui restera pour cultiver la terre? Dans vingt ans, qui assurera le ravitaille-

ment des villes? A ces questions, à ce problème, une seule solution : « Faire renaître la joie et la gaieté dans nos quinze cents communes de Bretagne ». Comment? Voici un exemple :

A Brain, Ile-et-Vilaine j'ai vu, au cours d'une kermesse, toute la jeunesse revêtir avec fierté les vieux costumes qui tendent à disparaître, chanter les vieux airs de notre folklore, et danser avec ardeur, gavottes et ridées, apprises peu de temps auparavant, le soir, après l'ouvrage. Un chic à Brain qui, depuis quinze ans, n'avait pas vu une aussi jolie fête, et qui prouve que même le pays haut-breton s'intéresse au folklore « celtic ».

Près de Guéméné-Penfao, j'ai vu des jeunes organiser des

« compétitions » de lutte bretonne, et, si chacun « en mettait un coup » pour enlever la palme je signale la loyauté avec laquelle chaque compétiteur menait son combat.

D'autres jeunes, ailleurs, aimeraient à jouer du binou. Hélas! ils vivent dans des fermes isolées, loin de toute communication, de tout centre... Pourtant, nous nous permettons de leur suggérer d'écrire à : Poilg MONJARRRET, 42, rue Notre-Dame, à Guingamp (Côtes-du-Nord) et de lui soumettre leurs desiderata. C'est un ami.

Le problème de l'ennui du dimanche serait vite résolu si, dans tous les petits villages bretons, les jeunes organisaient des kermesses et des fêtes folkloriques, des séances de théâtre

amateur, des jeux, des fêtes sportives.

Jeunes des campagnes! Savez-vous que « Yaouankiz Arzel Breizh », par la voix d'Emled s'efforcera de vous aider de ses conseils, et vous donnera toutes indications vous permettant d'organiser, à peu de frais, de très belles séances folkloriques? Ecrivez-lui.

Que le plus dynamique d'entre vous prenne la tête du mouvement. Formez un « Comité des fêtes », ou une « Association artistique », créez des troupes locales, faites-vous patronner par des personnalités du pays. C'est tout l'avenir de la Bretagne qui est en jeu. Que pas un d'entre vous ne l'oublie!

JORJIC.

# LA CITÉ DU CINÉMA

Et nous voici à nouveau devant cet eden du septième art (voir notre plan dans le numéro 2, page 5), dont la teinte claire des bâtiments neufs donne une note gaie sur le vert sombre des pins; surplombant l'ocre brun des rochers qui plongent dans le fond bleu de la mer, entre des plages de sable d'or, qui forment un collier de perles autour de ce joyau de l'art et de la technique modernes. Féerie des couleurs!

La grille, une fois encore, s'est enfoncée dans le sol, et notre voiture a pu entrer dans ce garage souterrain (n° 4) où sont déjà parquées les voitures et vélos de tous ceux qui prennent une part quelconque à la vie de cette ruche bourdonnante.

La lumière entre à flot par d'immenses verrières, dissimulées sous forme de bassins dans le massif de fleurs qui ornent le parc de l'entrée. La climatisation est idéale, et la lumière artificielle en est bannie.

Le gardien de la Cité occupe le bâtiment 2, et nous envions le confort intérieur de ce modeste employé. Dans le bâtiment 3, où sont logés les services directoriaux, nous retrouvons cette fièvre particulière à toute administration. Les locaux, sobrement décorés et confortablement agencés, sont semblables à tous ceux que l'on peut trouver dans toute usine ultramoderne, où tout est conçu pour le maximum de rendement, et le minimum de fatigue.

Nous visitons enfin le premier bâtiment de travail direct au film : les loges de la figuration (5 et 6). Ce sont de vastes salles, avec armoires et sièges. Au milieu, une grande table où les intéressés peuvent lire ou jouer en attendant leur appel sur le plateau. Décoration agréable, où le crème et le marron se marient et se superposent délicieusement. De grandes baies laissent pénétrer la lumière.

Enfin, voici les studios. Nous sommes au cœur de l'entreprise. Ce sont de petits pavillons (7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16), en tout dix plateaux, de surface à peu près égale, mais dont l'équipement à tous les points de vue a été poussé jusqu'au dernier mot de la technique. Détaillons le premier plateau : immense boîte dans une autre boîte, faisant fonction d'isolant. Ses dimensions permettent tous les décors, et toutes les manœuvres des caméras. Des rails sont posés pour le chariot, lorsque la prise de vues exige des « travelling ». Un matelas d'air a été prévu entre les murs directs du plateau et le matériel insonore qui les tapisse. Les passerelles, herse, spots, sunlights, girafes, micros, caméras, sont là, à leur place, endormis pour l'instant. La cabine de l'ingénieur du son, derrière sa cloison de verre, domine le set. L'agencement en est impeccable, rien n'a été omis pour assurer la réussite de cette part du film dans les meilleures conditions. Matériel conçu selon la dernière formule technique.

De là-haut, nous dominons le chantier éclairé par quelques lampes que nous venons de quitter. Staffeurs et peintres mélangent la dernière main au « hall d'un château », en carton-pâte. En descendant, nous rencontrons un régisseur qui, pour nous, fait « allumer le décor ». Quelle féerie! On se croirait effectivement en plein moyen-âge, si les murs ne s'arrêtaient brusquement sur le vide. Mais rassurez-vous, la maquette est prête, et le truquage sera admirablement réussi.

Un autre « set » nous montre encore des ouvriers qui s'affairent, et nous voici à l'auditorium. Ici, micro, cabine du « sonman », tout est fin prêt. Les appareils d'enregistrement attendent la voix qui les fera vivre. Ici, c'est la salle de cinéma, où l'on projette les « bouts », non encore dépollés des « claquettes » et du rituel « coupez! ».

C'est une véritable bonbonnière rouge et or. La projection est impeccable et la sonorisation parfaite.

Par un chemin souterrain débouchant sur une place, également souterraine, d'où partent des couloirs qui relient tous les immeubles entre eux (pour les jours de pluie ou de froid), nous accédons aux loges des artistes et du personnel technique (17, 18). Toutes sont aménagées avec tout le confort afin que l'acteur puisse « endosser » son personnage dans les meilleures conditions, et lui donner la stricte vérité indispensable au cinéma.

L'ascenseur dessert les immeubles jusqu'au sous-sol. Chaque loge est décorée d'une couleur différente avec ameublement assorti, et différemment disposé, mais toutes ont le même espace et le même confort.

L'ameublement se compose d'un bureau, avec lampe et téléphone, deux fauteuils, une armoire-penderie, une coiffeuse, un divan et son cosy. A terre, un tapis assorti aux teintes de la tapisserie ou des meubles. Au plafond, un lustre de cristal, et, appliquées au murs, des vasques de staff remplies de fleurs, dans lesquelles est dissimulé l'éclairage.

En voici une tapissée de vert-amande, au plafond blanc. L'ameublement, ronce de noyer. Le tapis marron comme les moulures. En voici une autre bleu-pastel, boiseries blanches comme les meubles.

Nous nous rendons au restaurant. C'est une superbe salle où toutes les équipes des films prennent leurs repas (celui de midi généralement, car le soir, ne dînent que ceux qui travaillent après 18 heures). De larges baies s'ouvrent sur la mer. Des vasques de staff, remplies de capucines, dissimulent l'éclairage. Potiches brique. Tapisserie rose-thé, plafond blanc, boiseries bleu-marine. Portes, fenêtres, tables et sièges sont de chêne foncé, alors que le parquet est de chêne clair. Tout cet ameublement est du style « breton-moderne ». Le chauffage est assuré par l'air chaud, alors que, en été, des ventilateurs puissants dispensent la fraîcheur. La lumière du jour entre à flots.

Bien entendu, la cuisine se fait électriquement, et tous ces appareils d'apparence compliqués, font penser à un laboratoire.

Les ouvriers sont logés dans le bâtiment 22, où tout a été conçu et décoré selon leur profession.

Voici la centrale électrique (C) qui brille comme un sou neuf, et qui dispense force, lumière, chaleur à cette usine à rêves.

Au 23, nous trouvons les outils de nettoyage et de jardinage : voiture-citerne, pelles, pioches, tondeuses à gazon, etc.

Au 24, le bureau d'études des décors. Au 25, les ateliers de couture, où l'on fabrique les costumes des films modernes ou d'époque. Au 26, les praticables, et les accessoires au 27.

Puis voici les ateliers de montage (28), les labos de développement et de tirage des films (29), les bureaux et ateliers de publicité, les ateliers de menuiserie, de peinture, etc. (30). Au fond, le poste d'émissions de radio et de télévision.

Tout près de la côte, dans le bois de pins, voici les villas des artistes et du personnel technique, flanquées de parterres fleuris.

Dans cette Cité, nous avons découvert à chaque pas, une merveille de la science, de la technique, de l'art, dominés par le génie créateur de l'homme.

Jean D'ARMOR.

FIN

(Lire nos articles précédents dans les numéros 1, 2 et 3, envoyés contre versement de 45 francs à notre compte chèque postal.)

## SKIN (RADIO)

### Radio-Folklorique Bretonne

Au mois de juillet, les émissions bien connues : *On chante dans mon quartier*, passaient à Saint-Brieuc. Après quelques pré-compatriotes.

Bien que Saint-Brieuc soit en Haute-Bretagne, les chansons en breton furent les plus nombreuses. Nous avons entendu, en particulier : *Va zi bihan* et le *Bro Gozh va Zadou*, exécutés par tout un groupe d'enfants et de jeunes gens.

Les binouzes furent, eux aussi, mis à contribution, et ce sont eux qui débutèrent par un « jabadao » endiablé. Malheureusement, le quart d'heure consacré à cette émission s'écoula trop rapidement pour pouvoir faire entendre tous les artistes. La direction de l'émission sut remercier le concours si spontané de la population briochine en déclarant : « Nous tenons à dire que c'est ici, à Saint-Brieuc, que nous avons été le plus gâtés, tant en ce qui concerne les chants, la musique, que les costumes ».

Nous ne pouvons que regretter la rareté de telles émissions qui réjouissent tant le cœur de tous les Bretons, et surtout des Bretons émigrés.

Signalons un côté amusant de l'émission. Un speaker disait : « Nous nous trouvons ici en présence d'un bon nombre de Briochins et de « Briochéines ».

Quelqu'un lui ayant fait rectifier « Briochéines », il ne parlait plus ensuite que des « Bigoudines », aux exclamations amusées de toute l'assistance.



# LA FAIENCERIE

Comme suite au premier article paru concernant les belles faïenceries de Quimper, nous avons pensé qu'il serait intéressant pour nos lecteurs, de connaître sommairement la fabrication de ces pièces qui égaient presque toutes les demeures bretonnes.

La faïencerie de la grande maison H. B. nous l'indique sommairement.

Il serait bon d'instruire les écoliers en leur montrant comment se fabriquent les belles pièces qu'ils admirent. Ce serait la meilleure leçon.

**Préparation de la terre.** — La pâte qui sert à la fabrication de la faïence est constituée essentiellement par une argile provenant d'une carrière située sur les bords de l'Odet. Cette argile est mélangée, par broyage, avec quelques autres matières premières provenant de l'extérieur. Après broyage, ce mélange est filtré dans des filtres-presses, puis malaxé. C'est la pâte sortant du malaxeur qui sert ensuite pour le façonnage au **calibrage** ou au **tournage**. C'est la même pâte, rendue liquide sous forme de « barbotine », qui sert pour le **coulage**.

Pour le coulage, on remplit les moules jusqu'aux bords. Le plâtre absorbe une partie de l'humidité, et quand la couche de terre est suffisamment épaisse le long des parois du moule, on vide celui-ci ce qui donne le creux de la pièce.

On enlève ensuite les bavures à toutes les pièces, aussi bien calibrées que coulées (finissage).

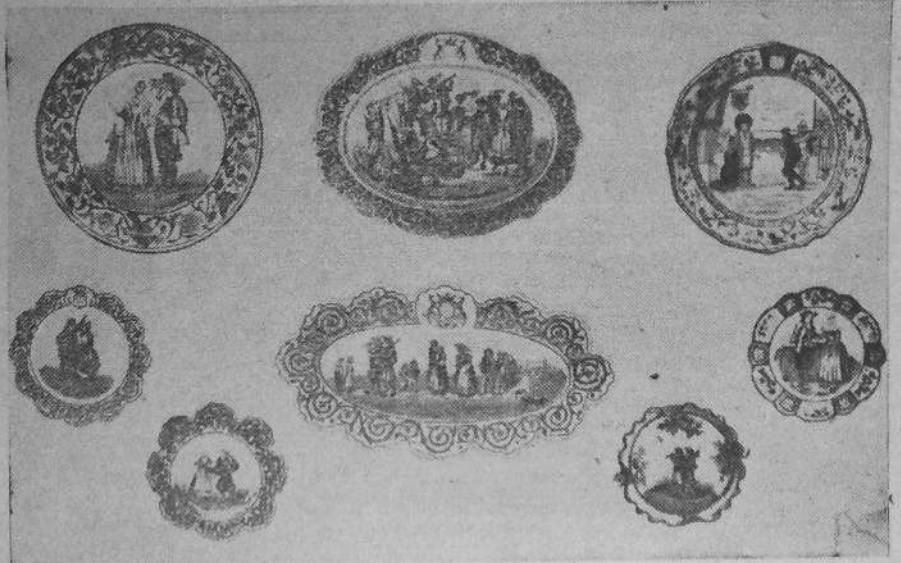
**Première cuisson.** — Quand ces pièces sont bien séchées, on les passe au four où elles subissent une première cuisson, dite de **biscuit**, qui se fait à 1.100 degrés. La température est contrôlée par des montres fusibles. Ce sont de petits cônes d'une composition spéciale, qui se mettent debout dans les fours, en face de voyants ménagés pour le contrôle, et qui s'affaissent à une température déterminée.

La cuisson de biscuit est entièrement faite au charbon. Elle dure environ douze heures dans les petits fours et vingt-quatre dans les grands fours.

Après le défournement tous les objets sont triés pour éliminer les pièces défectueuses.

**Décoration.** — Nous nous permettons d'insister particulièrement sur le fait que **tous les décors sont entièrement exécutés à la main**.

De nombreux artistes sont attachés à la maison pour la création des modèles. Pour les décors un peu compliqués, et dans le but de respecter les maquettes des artistes, les ouvriers se servent quelquefois de poncifs (papier calque percé de petits repères que l'on appli-



que sur la pièce à décorer et que l'on saupoudre de poussière de fu-sain).

Il est employé deux procédés de décor totalement différents :

a) **Décoration sur biscuit.** — Le décor est exécuté directement sur la terre qui a subi une première cuisson. La pièce est ensuite émaillée au vaporisateur avec un émail qui, rendu transparent par la deuxième cuisson, laisse apparaître le décor en développant les couleurs.

b) **Décoration sur émail cru.** — Les pièces de biscuit sont trempées dans un bain d'émail rendu opaque au moyen d'oxyde d'étain et coloré suivant besoin; soit en blanc, soit en jaune, soit en bleu, etc. Cet émail cache entièrement le biscuit. A la sortie du bain, la pièce est décorée directement sur cet émail; procédé très ancien et fort délicat qui était employé par les anciens faïenciers de Rouen. La deuxième cuisson glace entièrement l'émail de fond et les couleurs.

**Deuxième cuisson.** — La deuxième cuisson se fait dans des moules chauffés au gaz ou au bois. La température, qui est amenée jusqu'à 940 degrés, est contrôlée, comme pour la cuisson de biscuit, par les montres fusibles.

L'enfournement se fait sur plaques réfractaires, et il est très délicat, car il ne faut pas que les pièces se touchent, pour éviter qu'elles se collent l'une à l'autre.

Tous les émaux et couleurs (colorants à base d'oxydes métalliques) sont fabriqués dans les laboratoires de l'usine, où fonctionne un service technique chargé de l'étude et de la mise au point des nombreux problèmes de la fabrication.

**Grès grand feu.** — La pâte qui sert dans la fabrication des grès a une composition légèrement différente de celle de la faïence, et il est fait emploi d'émaux et de couleurs spéciales. Mais la grande différence provient de la seconde cuisson qui se fait à 1.300 degrés, avec des charbons spéciaux : durée de la cuisson trente heures environ.

Tous les produits portent la marque : **HB Quimper**, connue dans le monde entier; les deux lettres sont les initiales des deux noms **Hubaudière, Bousquet**. Bousquet a été le premier fabricant de faïences stannifères à Quimper et Hubaudière est le nom d'une famille de céramistes qui a exploité la manufacture pendant plusieurs siècles et jusqu'à ces dernières années.

La renommée des faïenceries de Quimper a amené de nombreux imitateurs à copier ses modèles et ses décors. Nous ne saurions trop engager les acheteurs à exiger, sous toutes les pièces, la marque **Quimper**, ou à faire spécifier par le vendeur l'origine du produit, car le fait d'acheter une faïencerie dite « bretonne » ne constitue nullement une garantie contre les copies ou les imitations par d'autres maisons de France, et même de l'étranger.

Il m'est personnellement arrivé d'entendre des personnes m'affirmer que le **Quimper** se fabriquait à Malicorne.

M. D.



## UR C'HONTADIENN I EUS IBRO-SIKOS

Ce jour-là, la chasse avait été dure à travers les terres boisées du comté de Glenwich. Comme chaque année, le vieux gentilhomme avait invité ses amis à traquer le renard sur les bords pittoresques du Loch-Gannach. C'était une vieille coutume ancestrale, renouvelée ainsi aux premières feuilles jaunies de l'automne, et si les mauvaises langues prétendaient que le dernier renard était mort de vieillesse depuis longtemps déjà, nos vieux chasseurs n'en avaient cure. La tradition leur était chose sacrée.

Et puis il faisait si bon être assis, le soir venu, autour de l'antique cheminée de la grande salle du château... Là, chacun devisait gaiement, la pipe à la bouche, les pieds étendus vers la flamme dansante qui projetait sur les murs de granit des fresques mouvantes d'ombres fantastiques...

La conversation ne manquait jamais d'entrain. Les invités, tous anciens officiers ou grands voyageurs, avaient plus d'une anecdote dans leur sac, et l'heure tournait sans que personne s'en aperçût. Parmi eux, une personnalité se détachait irrésistiblement. C'était celle de Tom Anderson.

Vieux colonial, au teint basané et aux manières brusques, il savait s'imposer par sa voix de stentor et sa verve infatigable. Et pas commode avec ça ! Depuis son récent retour des Indes, il était de toutes les parties. Il faut dire que ses histoires de chasse au tigre passionnaient l'assistance.

Ce soir-là, l'émotion fut à son comble quand il entreprit de narrer les exploits des fakirs. Il y avait ceux qui couchent sur des clous, et puis ceux qui mangent lesdits clous, et d'autres encore qui se promenaient en l'air, sur des couvertures...

Le vieux Tom se sentit soudain tout gonflé d'un immense orgueil, devant ces vieux militaires qui l'écoutaient religieusement, comme des enfants au catéchisme. De toute sa vie, il n'avait jamais autant remarqué cette force de persuasion qui émanait de lui et ascendait sur ses congénères. Vraiment, il éprouvait plus de fierté même que le jour où il avait tué son premier tigre. Cette suffisance, qui frappe toujours les hommes arrivant ainsi à dominer le monde — l'histoire en porte témoignage — cette suffisance devait le perdre. Sa rampagne de Russie fut une phase malheureuse, conclusion d'un éloge de fakirs hindous.

« — Pensez maintenant combien les histoires de fantômes me paraissent pâles ! »

Quelle faute diplomatique ! Le malheureux ignorait-il donc que tout château écossais a son fantôme ? Le sang du comté de Glenwich ne fit qu'un tour... Pâle, son fantôme ? On allait bien voir ça !

« — Mon cher Anderson, vous parlez des fantômes bien à la légère, ce me semble ! Insinueriez-vous peut-être qu'ils n'existent pas ? »

« — Je me permets de le faire, et d'ailleurs, je dois vous dire que je n'en ai jamais vu ! »

« — Eh bien, laissez-moi vous détromper, mon cher ami. N'ignorez pas que mon arrière-grand-mère a été étranglée par un inconnu dans la petite chambre de l'aile sud, juste au-dessus de la chapelle. Qui fut l'assassin ? quels furent ses motifs ? Nul ne le sut jamais, mais ce que je puis vous affirmer, c'est que quiconque a couché dans cette chambre depuis est réveillé sur le coup de 2 heures du matin par... je n'ose vous le dire. Mon pauvre oncle Edward en est devenu fou, et cette chambre est désaffectée aujourd'hui. Mais si vous voulez une preuve plus convaincante, j'ajouterais que le caveau de mon aïeule a été ouvert récemment : il était vide... »

La stupeur paralysait les convives, qui écoutaient avec le respect qu'on doit aux fantômes en général, et à l'aïeule du comte de Glenwich en particulier. Seul, le vieux Tom, sceptique, tenta de reprendre la situation en mains.

Il ne put que s'attirer la désapprobation générale, et s'entendre dire : « — Mon pauvre Anderson, vous mériteriez que je vous envoie coucher là-bas ! »

« — Pari tenu, rétorqua sèchement Tom, ulcéré par son détronement subit et par la versatilité des foules. »

Là-dessus, chacun se sépara, et Tom, un bougeoir à la main, suivit en grognant un laquais imperturbable. Le chemin était légèrement long, vers cette fameuse chambre et, dans le couloir, plein de courants d'air, suintait cette humidité de mauvais présage. La porte ouverte, le laquais disparut dans un frôlement...

Tom resta seul au milieu de cette pièce qui exhalait une odeur lourde de mois. Elle était petite et nue. Les murs de granit gris sale semblaient hostiles. Une petite cheminée se fondait dans l'uniformité générale. Une fenêtre étroite et veuve de ses vitres surplombait de vingt pieds une mare boueuse. Quant au mobilier, il se réduisait à deux chaises à demi effondrées et un lit à baldaquin appuyé au mur opposé à la fenêtre. Les tentures de ce dernier, de couleur indéfinissable, cachaient pudiquement la couche sinistre.

Clac ! Un coup de vent se charge de fermer la porte, laissée béante par le colonial, et souffle la bougie du même coup. Un juron suivi d'un haussement d'épaules, puis Tom se prit à chanter, un peu pour se donner du courage et aussi pour couvrir le coassement lugubre des grenouilles qui monte de la mare emplir le silence de la pièce. Mais l'écho qui lui revient est encore plus lugubre. Alors, de guerre lasse, il se couche. Brrr ! Quelle impression désagréable que ces draps humides. « Ce n'est pas dans une baraque pareille que je me retirerais », pense-t-il avec une certaine crainte indiscernable, tout en caressant la crosse du pistolet qu'il a caché sous son oreiller, par pure précaution. Puis, après s'être convaincu une dernière fois que les fantômes n'existent pas, il s'endort du sommeil du juste...

« Combien de temps ai-je dormi ? murmure Tom, qui vient de s'éveiller au milieu de la nuit. Dong ! dong ! ». L'horloge de la chapelle vient lui apporter le renseignement. « Deux heures, soupire-t-il. » Puis, brusquement, émergeant à demi des draps : « deux heures ! mais... » Et il scrute la pièce, les yeux écarquillés. Rien ne paraît anormal, aucun bruit, si ce n'est la voix des grenouilles. Rien ne bouge dans la pièce. Tom peut en jurer, car voici un rayon de lune qui pénètre par la fenêtre. L'homme le suit de celle-ci jusqu'au pied du lit. Rien. Et soudain, voilà que le phénomène se précise à ses yeux : une main, une main pâle et difforme, à peine humaine, une main a poussé la tenture, et déjà soulève le drap, au coin du lit...

Le colonial est mal à l'aise. Mais pourquoi donc ne bouge-t-elle plus, cette main, qu'attend-elle ? Il étreint son pistolet. Puis, il a honte de son émoi. Son sang-froid lui revient. C'est une mauvaise plaisanterie, n'est-ce pas ? La plaisanterie va bien voir à qui elle a affaire aussi ! Et, visant la main agressive, il menace :

« — Eh là ! gentleman, vous pouvez retirer votre main, ça ne prend pas ! »

« — Si vous ne retirez pas votre main, je tire ! »

L'écho, puis le silence, retombe, laissant face à face la main et l'homme, tous deux immobiles. Tom sent la sueur lui perler aux tempes.

« — Cette fois, c'en est trop ! je tire... à trois... Un !... deux !... »

Le vieil écho du château traîne de couloir en couloir le bruit sourd d'une détonation, suivie d'un hurlement. Puis tout retombe dans un morne silence...

C'est ainsi qu'en cette triste nuit de chasse, et victime de sa vanité, le pauvre Tom Anderson perdit deux doigts de son pied droit...

*Glaod'ar C'Havez.*

## UN JEU ÉCOSSAIS

Erwan TREC'H

Il n'est point de fête de village qui n'ait ses jeux populaires. Mais ces amusements d'origine et de fond communs prennent mille formes, varient de région à région, sinon de localité à localité. Un des moins connus est bien celui que les habitants des Hautes-Terres d'Ecosse (les *Highlanders*) pratiquent sous le nom de « Tossing the cæber », le lancement du « cæber ».

Le « cæber » est un jeune tronc de mélèze ou de sapin, dépouillé de ses branches. On le choisit bien droit et d'une rondeur régulière. Il doit peser environ 100 kilogrammes et mesurer 4 m. 50 de longueur. Le jeu consiste à soulever cette énorme perche perpendiculairement, que le tronc s'allonge sur le sol en ligne droite devant celui qui l'a lancé.

Ainsi, celui qui essaye pose le pied sur l'extrémité la moins grosse du « cæber », se baisse et la saisit à deux mains, tandis qu'un autre des joueurs soulève jusqu'au-dessus de sa tête le bas du tronc, car il est impossible à un seul homme de la mettre dans la position voulue. Ainsi aidé, l'athlète appuie la partie qu'il tient contre son épaule droite, passe la main gauche en dessous et se redresse d'un effort, soutenant avec sa poitrine l'arbre, droit dans ses deux paumes. Se gardant en équilibre et chancelant sous le poids, il court quelques pas pour se donner de l'élan, s'arrête en ramassant ses forces et, d'un mouvement simultané des bras et de l'épaule droite, lance de toute sa vigueur le « cæber » devant lui. Il faut que l'arbre se couche à terre, le gros bout vers les pieds du joueur.

Il ne suffit pas d'être fort pour lancer le « cæber » ; il faut avoir acquis l'art très spécial de donner le coup d'épaule qui s'ajoute à l'impulsion des mains.

Peu nombreux sont les athlètes qui peuvent arriver à égaler les fameux *Highlanders* ; néanmoins, il serait bon qu'en Bretagne on s'intéresse à ce jeu de force qui démontre la souplesse, la hardiesse et l'habileté de chacun.

Puisque de l'autre côté de la Manche, nos frères celtiques d'Ecosse y arrivent, nous devons tout au moins essayer de rivaliser avec eux.



# IL NE FAUT PAS DIRE...

par Jorgic

Non, il ne faut pas dire que la Bretagne est un pays pauvre. En effet, nous savons maintenant que le sol et le sous-sol de nos cinq départements sont immensément riches, mais ces richesses restent inexploitées, sans doute pour ne pas concurrencer les fameux trusts qui dirigent l'économie française.

Nous allons brosser ici un rapide tableau de ces richesses :

On évalue à vingt-cinq les gisements de plomb argentifère, dont voici les principaux : Pont-Péan, Vieux-Vy, Huelgoat, Poullaouen. Une quinzaine de gisements d'or : Saint-Perneux, Beslé-Penestlin. Des gisements d'étain à Montbelleux, Nozay, Piriac et Albaretz. Du cuivre aux environs de Fougères. Du minerai de fer à Ploërmur, Rohan, Fouesnant, Poulmic, Châteaubriant, Rougé. Du zinc à Châtillon. Du kaolin à Riec-sur-Belon. Des ardoisières à Saint-Goazec, Châteauneuf-du-Faou. De l'argile blanche à Quimper. Du granit noir à Kersanton. De la pierre de granit à Perros-Guirec et à Dinan.

D'autre part, et aussi étonnant que cela puisse paraître, on a découvert quelques gisements de charbon entre Quimper et la pointe du Raz, ainsi que de l'anthracite à Varades (Loire-Inférieure), où l'on a atteint une production annuelle de 22.000 tonnes.

Si vous n'êtes pas satisfait de ceci, nous ajouterons : les Chantiers de constructions navales de Nantes, Lorient, Saint-Nazaire, Chantenay; les fabriques de verreries et de chaussures de Fougères, les faïenceries d'art, tanneries, les constructions de machines agricoles, la manufacture de tabacs de Morlaix, et les deux cents usines de conserves alimentaires, dont Concarneau retire 27, Quiberon, 11, Audierne, 10, sans oublier Penmarc'h, Nantes, Lannion, Camaret et Douarnenez, et j'allais oublier la fabrication de la soude, de l'iode, et du bromure, tirés des plantes marines, à Pont-l'Abbé et au Conquet; l'industrie du meuble breton, les filatures de lin d'Uzel et de Saint-Brieuc; l'industrie de la toile à voile à Rennes etc.; et tant d'autres que nous ne noterons pas ici, car nous sommes persuadés que cet exposé doit suffire pour couper court à ces bruits absurdes de pauvreté que l'on fait courir sur notre pays.

D'ailleurs, nous reviendrons, dans nos prochaines éditions, sur nos ressources agricoles, maritimes, et nous démontrons que la Bretagne aurait pu être depuis longtemps une région de première importance, si les Pouvoirs compétents ne l'avaient pas négligée constamment, surtout entre 1914 et 1939.

# QUAND RESSUSCITERA la "Toile de Bretagne" ?

D'un exposé de M. Planeix, maître-artisan à Uzel, la revue mensuelle **Métiers de France** a tiré un article, dont nous reproduisons quelques passages importants.

## Naguère, la prospérité.

Quelle était l'importance du tissage à la main au XVIII<sup>e</sup> siècle dans la région de Loudéac, Uzel et Quintin ?

D'un état fourni à l'intendance de Rennes, il résulte que, de 1749 à 1774, il avait été expédié de Bretagne dans le royaume d'Espagne plus de 6.338 balles par an. La balle se composait de 100 pièces de 7 aunes (environ 65.000 mètres). En 1761, 16.088 pièces furent présentées au Bureau d'Uzel, et 23.741 au bureau de Quintin. En 1850, les exportations par les ports de Saint-Malo, Nantes et Saint-Brieuc, étaient encore de 7.000 balles. Vers cette époque, on réclamait l'agrandissement de Saint-Brieuc pour faciliter le transport des toiles d'Uzel et de Quintin en Espagne. Il reste d'ailleurs encore, paraît-il, au Portugal, des familles bretonnes qui faisaient autrefois le transit des toiles vers les colonies espagnoles. A cette époque, il y avait encore, rien que dans la région d'Uzel-Quintin-Loudéac, environ 4.000 métiers.

## Depuis la Révolution, la décadence.

La Révolution supprima la marque d'origine, comme d'ailleurs les corporations (pour éviter l'association de gens ayant soi-disant des intérêts communs). Dès 1836, la Chambre des manufactures réclamait le rétablissement des bureaux de marque, pour la région d'Uzel-Quintin-Loudéac notamment. C'est en vain que furent faites ces réclamations « pour redonner la loyauté au marché de la toile ». On refusa ce rétablissement pour « assurer la liberté du commerce ».

Une partie importante du tissage breton s'écroula et cette disparition provoqua à son tour la disparition presque complète de cette industrie qui avait fait la richesse de la Bretagne. Les riches toiliers du pays préférèrent abandonner la lutte trop difficile où il ne s'agissait plus de produire mieux, mais d'être le plus fort. C'est ainsi que la ville de Quintin, autrefois plus importante que Saint-Brieuc, devint avec ses belles propriétés, ses beaux hôtels, une petite ville de trois mille habitants.

Bien entendu, le commerce du lin, était aussi très important et correspondait à l'industrie de la toile. Dans le seul canton de Lanvollon, il y avait près de deux cents chevaux constamment occupés à transporter le lin en verges pour la région d'Uzel.

Et aujourd'hui ?

Peu d'industrie linière, presque plus de tissage. Mais il est resté des points où ces industries ont su résister et vivre. De ces sarmets toujours vivants et vigoureux, il repartira peut-être bientôt une vigne féconde.

Dans une Bretagne rénovée et maîtresse de son économie, le mot d'ordre sera de nouveau : Qualité, et la « Toile de Bretagne » retrouvera sa vogue d'antan.

# Deux grands Prix...

## ...Deux Bretons !

Dernièrement, l'Académie des beaux-arts a décerné les Grands Prix de Rome de gravure en taille-douce.

Les deux seconds Grands Prix sont revenus à deux Bretons :

**Paul Guimezanes**, né à Brest en 1916, et **Omer Le-grand**, né à Ploërmel en 1915.

Le sujet proposé aux candidats était : *L'Enlèvement d'Europe*.

Emled est très fier de pouvoir féliciter chaleureusement ces deux Bretons, qui inscrivent leur nom sur notre livre de gloire.

# BRETAGNE

## pétrolifère

par Yann Pinvidic

Un grand journal de l'Ouest publiait, voici déjà quelques semaines, un article intitulé : « Du pétrole en Bretagne ? »

Après la lecture de cet édifiant article sur « l'or noir », on sait que des forages furent pratiqués en 1923 aux environs de Guéméné-Penfao (Loire-Inférieure) jusqu'à 106 mètres de profondeur et, en 1924, à l'Angle, dans les marais de Redon, jusqu'à 228 mètres.

Deux autres gisements étaient signalés à la même époque : un, près d'Héric; l'autre, à Baud. Or, récemment, la question du pétrole était remise en vedette, un radiesthésiste écrivant qu'il devait y avoir du pétrole du côté de Treillières (Loire-Inférieure).

Le journal en question, reproduisait quelques paroles prononcées par le maire de Rennes, Yves Milon, doyen de la Faculté des sciences, annonçant que : « s'il y avait trace de pétrole en Bretagne, ce serait plutôt au sud de Rennes, dans la région de Pont-péan, où l'on trouve les mêmes schistes qu'à Pechelbronn, le gisement pétrolifère le plus riche de France ».

That is the question. Il s'agit maintenant de la mettre au point et, pour ce faire, souhaitons que radiesthésistes et géologues poursuivent en commun leurs intéressantes recherches concernant cet « or noir ».

Du pétrole en Bretagne! Mon voisin de page Jorjig pourra répéter que, en effet : « Il ne faut pas dire que la Bretagne est un pays pauvre ».

Y. P.

# DEIZIADUR

## Mois de Septembre

- 1<sup>er</sup>. — Fête sportive à Maure-de-Bretagne. Grand Prix cycliste de Dinan.
- 3. — Circuit cycliste de l'Aulne (Finistère).
- 8. — Grand Pardon du Folgoët. Pèlerinage de Josselin à Notre-Dame du Roncier. Pèlerinage à Notre-Dame du Mont-Serrat, à Saint-Malo de Philp. Concours régional de pêche à Betton. Grand Prix cycliste de Saint-Malo.
- 15. — Kermesse à Hédé. Fête sportive rurale à Mareillé. Courses hippiques à Craon.
- 20. — Courses hippiques à Nort-sur-Erdre.
- 23. — Comice agricole du canton de Châteauneuf.
- 29. — Courses hippiques à Rennes.

# GIZ VREIZH !

par Marie-Claude

## LA MODE BRETONNE

Voici une jeune fille qui porte le costume modernisé de Plougastel.

Tissu quadrillé bleu et blanc. Une découpe dans le corsage et dans la jupe simule le tablier; le haut du corsage, taillé en biais et légèrement froncé, prend le mouvement du petit fichu.

Le bas des manches et du tablier sont garnis de broderies de toutes couleurs, où dominent le violet, le vert et le rouge, couleurs de Plougastel.

Petit béguin de Plougastel.



Perig va mettre une jolie blouse largement brodée de dessins celtiques qui le rendront bien fier d'être Breton.

La blouse peut être bleu ciel, brodée de jaune pâle, blanc et vert amande.

Culotte bleu marine.



1. — Robe de ville inspirée d'un Lainage à petits carreaux, blanc et velours ou de lainage, rouge, bleu marine, corsage, largement décolleté, largement garnie de velours ou de lainage. Chaussures, autant que possible.

2. — Robe inspirée d'un costume (ancien). Cette robe sera exécutée en bleu ciel, ou beige et marron, ou grises et seront appliqués, très près les uns des autres.

3. — Ensemble pour jeune fille, feunteun, datant de 1845. Gilet noir, chamois ou bleu ciel, jupe écossaise.

4. — Robe et petite veste inspirées en 1848. Robe en lainage, veste en velours que l'encolure, le devant de veste et



galons  
Avec un  
noir;  
jeux  
et avec  
ou vert  
Les  
teinte

Deux  
les jeu  
elles-m





Un costume de mariée de Quimper en 1860. et bleu marine, ou noir. Garnitures de nattier, vert ou opéra. Le corsage, formant se voir une guimpe de même tissu, également assorties à la couleur des garnitures.

Costume de jeune fille de Guémené-sur-Scorff en lainage de deux tons : bleu marine et gris très clair et gros bleu. Sur le corsage des autres, de gros boutons or ou argent.

Costume inspiré d'un costume féminin de Ker... noir bordé de galons multicolores, corsage se, très ample. Chaussures noires.

Costumes d'un costume féminin de Pont-l'Abbé velours de laine. Le haut de la robe, ainsi et les petites manches seront garnis de brodés de toutes les couleurs très vives. Une robe rouge, nous choisirons une veste avec une robe bleu ciel, une veste bor... avec une robe beige, une veste marron, avec une robe blanche, une veste gros bleu et mode.

Les chaussures seront, si possible, de même que la veste.

Ces jolis ensembles pour tout petits que quelques mamans pourront confectionner eux-mêmes à peu de frais.



Cette fillette porte un costume quimpérois modernisé : lainage bleu marine, empiècement et manches brodées en rose, rouge et vert avec quelque peu de cyclamen; coiffure quimpéroise de mêmes tons ou d'Irlande sur fond de soie de la couleur dominante de la broderie; deux minces rubans de cette couleur tomberont à mi-hauteur du dos.



Toilette inspirée d'une robe de fillette de Bannalec en 1845.

Robe en lainage uni brun, marine, bordeaux ou noir. Boutons dorés sur le corsage et sur la jupe. Chaussures de la teinte de la robe.

\*\*\*

Ensemble inspiré du costume masculin porté actuellement dans la région Carhaix-Huelgoat.

Gilet de velours noir, en forme d'écusson, largement décolleté, laissant voir un corsage blanc. Veste gris foncé garnie de boutons. Ceinture en turban de teinte vive. Jupe noire, en velours ou en drap.

Chaussures noires.



Ensembles bretons pour frère et sœur. Lainages marron et ivoire, garnis de boutons dorés.

Pour le garçonnet, guêtres marron avec passementeries de toutes couleurs; culottes bouffantes, ou bragoubraz moderne.

Pour la fillette, la jupe ivoire sera froncée à la taille.

# DEFINITIONS DE LA PATRIE

PAR EMARZ

Les libraires offrent à la curiosité du public de nombreux livres abordant le savoir humain sous tous ses aspects.

Pour savoir de quel pays dépendent Bordeaux, New-York, Londres ou Paris; à travers quelle région la Loire, le Mississipi ou la Tamise coulent, il suffit de consulter un manuel correspondant. De même, semble-t-il assez logique de prétendre trouver la définition de la Patrie dans un traité de morale.

Il se passe peu de jours où l'on n'entende employer ce mot, et par conséquent, ceux qui n'en connaissent pas la signification devraient pouvoir se la faire donner.

Tant d'hommes souffrent et meurent parce que leurs dirigeants leur ont crié pathétiquement : « La Patrie est menacée, la Patrie est en danger, levez-vous pour la défendre. » Les journaux, les livres, la radio et la propagande en général soutiennent ces hommes politiques, mais, situation paradoxale, nul n'est d'accord sur la signification à lui donner. Pourquoi donc, en ce cas, risquer sa vie sans connaître ce que l'on défend?

Parmi les milliers d'hommes mobilisés sur un front, bien peu s'en font une idée commune, et cependant ils prétendent lutter pour la défense d'une même chose.

Dans le concert philosophique intéressé par la question, deux interprétations différentes se disputent la prééminence : l'école réaliste d'une part, l'école idéaliste d'autre part.

La première s'appuie tantôt sur le sol, tantôt sur la race, la langue ou les éléments politiques et économiques. La seconde, jouant sur des touches différentes, prétend trouver dans une communauté de souvenirs, dans le désir de vivre en commun l'élément constitutionnel de la Patrie.

Il n'existe donc pas deux théories explicatives, mais une classification permettant de répartir la totalité des points de vue en deux groupes au sein desquels les divergences se révèlent nombreuses. Le sol, la race, la langue, les éléments politiques, les éléments économiques, la communauté de souvenirs, le désir de vivre en commun gardent leurs partisans.

« La Patrie n'est pas seulement le pays où l'on est né : c'est là où reposent nos ancêtres, à qui nous devons notre formation physique, intellectuelle, morale, et où poussent nos jeunes rejetons destinés à nous perpétuer dans l'avenir; c'est le sol où tout nous est cher parce que nous le sentons bien à nous : beautés naturelles et monuments de tous les âges, villes, villages, montagnes, vallées, fleuves, forêts, culture... ce sont les habitants qui parlent notre langue, ont nos intérêts, nos goûts, nos habitudes; ce sont tous les morts qui, au cours de l'histoire, sont tombés pour sauvegarder notre honneur et notre indépendance; ce sont nos qualités et nos défauts de race; ce sont nos savants, nos artistes, nos écrivains, nos musiciens, nos artisans, nos ouvriers, nos cultivateurs. » (Colonel LEBAUD.)

« Ce qui constitue un organisme de ce genre, cadre naturel et nécessaire de la vie sociale, ce n'est ni l'unité de race au sens ethnologique (car il n'y a pas de race pure) ni l'unité de religion (car la religion est de plus en plus chose individuelle), ni même toujours l'unité de langue (car il y a des nationalités très solides qui parlent plusieurs langues), mais c'est une sorte d'unité sentimentale et pratique, ordinairement cimentée par l'histoire et par une longue communauté de traditions, qui fait que des hommes, d'ailleurs séparés par les caractères physiques, par la religion, par la langue, peuvent néanmoins se sentir étroitement associés, unis par de communes aspirations, par des intérêts analogues ou concordants et plus capables de vivre ensemble qu'avec n'importe quel autre groupe ethnique. Quand un groupement de ce genre est solidement constitué, quand l'histoire et la politique en ont fortement assemblé toutes les pièces, on peut dire qu'une Patrie existe. » (Alfred CROISSET.)

« Régulièrement, normalement parlant, notre Patrie est identique à la communauté politique dont nous sommes membres. Mais l'idée de Patrie ajoute à l'idée de communauté politique une nuance de sentiment moral analogue au sentiment de famille. La Patrie ne veut pas seulement être servie et obéie, elle veut être aimée. Cette nuance est marquée par le terme même de *Terra patria*, la terre des pères, évoquant la pensée d'une tradition, d'un héritage, d'un patrimoine, qui passe de génération en génération. » (Y. DE LA BRIÈRE.)

« Qu'est-ce que la Patrie? C'est la famille et la famille agrandie. »

La famille est la portion du sol français qui a porté notre berceau, le village avec les montagnes qui bornent l'horizon, ou les plaines qui s'étendent à perte de vue, la cité avec le fleuve qui la baigne, le monument qui la décore, l'azur du ciel qui la caractérise. Étendez ce tableau, poussez-le jusqu'au poteau qui marque les limites du territoire national, et vous avez la Patrie, c'est-à-dire cette merveille d'harmonie géographique qui s'appelle la France.

« La famille est le foyer où nous sommes nés, où nous avons vécu au moins nos premières années, où nous sommes chez nous, »

d'où nous entendons rester maîtres. Embrassez d'un seul regard tous les foyers juxtaposés dans notre antique et bon pays, et vous avez sous les yeux la Patrie, c'est-à-dire les provinces, les villes et les campagnes qui composent la grande famille nationale, fortement unie au-dedans et fièrement inaccessible aux compétiteurs du dehors.

« La famille est le voisinage qui entoure notre berceau et notre foyer avec les hommes qui ont le même accent que nous, les mêmes intérêts, les mêmes deuils et les mêmes joies, la même vie quotidienne. »

Dilataz ce voisinage jusqu'à ramasser en un seul tous les citoyens liés ensemble par l'unité de la langue et la solidarité des avantages sociaux, et devant vous se lève la Patrie, c'est-à-dire l'assemblage de ces êtres humains qui participent à la même vie nationale et qui parlent tous la belle langue française.

« La famille a un passé. Elle n'embrasse pas seulement le présent. Elle s'enracine dans la terre sacrée qui garde la dépouille des aïeux. Elle est faite de plus de morts que de vivants; et c'est sur le souvenir de ces morts, sur leurs rêves et sur leur exemple qu'elle règle ses manières de penser, de parler et d'agir. C'est de la poussière de leurs traditions qu'elle façonne sa conduite et ses principes. Et maintenant, évoquez ce passé glorieux où les grandes images de Charlemagne, de Philippe-Auguste de Saint-Louis, de Jeanne d'Arc, de Louis XIV et de Napoléon se montrent tour à tour avec la puissance de nos armes accompagnée du rayonnement de notre littérature et de nos arts, de la splendeur de notre charité. Qu'est-ce que tout cela? C'est la Patrie. C'est-à-dire une histoire plus belle et plus merveilleuse que la légende elle-même, une vieille histoire de seize siècles, tissée de gloires et de deuils, dont on est fier et qu'on aime. »

La famille plonge dans l'avenir. Elle laisse à ceux qui lui survivent un nom immaculé, un patrimoine accru, une maison construite que les pères n'habiteront pas, une terre ensemencée qui ne donnera sa moisson qu'aux fils, d'arbres plantés dont jouiront seulement les arrière-petits-enfants.

À côté de ce phénomène familial, admirez un phénomène identique dans l'immense orbite national, où les hommes travaillent, luttent, souffrent et meurent pour des générations qui n'existent pas encore. Et dans ce phénomène étrange et magnifique, touchez du doigt la Patrie qui se survit à elle-même; la France qui ne se limite pas au présent et au passé et qui s'affirme immortelle.

La famille enfin ne se conçoit pas sans autel, et partout elle s'abrite à l'ombre du clocher de l'église qui rappelle le baptême, la première communion, le mariage, la sépulture, et qui se dresse comme un doigt toujours levé vers le ciel et vers Dieu. Il en est de même de la Patrie, famille agrandie sous la forêt de ses innombrables clochers. La France entière s'abrite avec ses foyers et ses autels, avec ses morts et ses vivants, avec son passé, son présent et son avenir, avec ses villages les plus ignorés de ses provinces les plus lointaines et, après une longue absence, quand l'exilé revient de la captivité, quand le voyageur revient des pays étrangers, ils s'écrient l'un et l'autre, en apercevant la flèche de leur clocher : Je suis dans ma Patrie, vive la France! (Mgr. GIBIER, évêque de Versailles.)

« La Patrie, au sens propre du mot est partout définie; le pays (d'autres disent l'Etat) où on est né, celui auquel on appartient à titre de citoyen. » (Louis LE FUR.)

« La Patrie est « le nom sentimental de l'Etat. » (Paul JANET.) « C'est l'aspect sentimental du concept de nation. » (M. Achille OUY.)

« Et c'est pourquoi, à côté de ses données purement matérielles, la Patrie est avant tout un concept spirituel, un ensemble de traditions politiques, scientifiques et artistiques, constituant le cadre des lois morales auxquelles nous devons obéir pour assurer à nos familles l'avenir dont nous devons être les actuels artisans. » (Robert LASCAUX.)

De ce bref tableau reproduisant les principales définitions données sur la question, une conclusion s'impose d'elle-même. En plein XX<sup>e</sup> siècle, son état demeure des plus obscurs, non pas seulement par la variété des définitions, mais aussi par les contradictions apparaissant dans les écrits d'un même personnage. En outre, on est en droit de se demander si certaines définitions célèbres de la nation ne se rapporteraient pas en fait à l'idée de Patrie, la pensée de leur auteur ayant été trahie par les mots. Muzini fonde la nation sur la volonté de vivre en commun. Fichte, recteur de l'Université de Berlin entre 1808 et 1814 sur la communauté de langue, et d'autres écrivains politiques allemands venus par la suite sur la race. A. Cuvillier, dans son manuel de Philosophie, tome II, consacre une partie du chapitre IX à l'étude de la Patrie, mais, escamotant volontairement ou non la difficulté, il donne à ses lecteurs une définition de la nation. Le fait se répète dans beaucoup d'écrits et se retrouve au cours des conversations.

Le progrès accuse un sérieux retard en ce qui concerne la



science. L'homme de même piétine depuis des siècles sur l'idée de Patrie. En matière agricole, le paysan n'emploie plus le sabot des bêtes pour piler son blé, mais l'idée de Patrie reste toujours l'esclave de préjugés archaïques, primitifs, des idées confuses d'une période révolue.

Cependant l'idée de Patrie et sa conséquence, celle de patriotisme, tendent de plus en plus vers un sens précis. Les peuplades préhistoriques, si elles la ressentent, ne cherchaient pas à la définir sur le papier. Leur époque pourrait se dire nomade en longs de plusieurs centaines de lieues. Elles finirent par se fixer. Elles devinrent sédentaires dès lors. Elles allaient pouvoir se reposer et songer avec plus d'intensité à tous les problèmes capables d'attirer leur curiosité intellectuelle. Plus le *xx<sup>e</sup>* siècle approche, plus se purifie, s'éclaire et en même temps se répand dans les esprits la notion de Patrie. Tâtonnement par tâtonnement, définition par définition, même si parfois certaines conceptions archaïques sont reprises, l'idée se corrige, se complète. Malgré les guerres, les catastrophes et les perturbations de tous genres, elle suit la voie du progrès. Des espèces humaines vécurent et moururent faute de résistance. De nos jours, elles sont tout au plus l'objet d'une curiosité scientifique. Il en est de même pour un grand nombre de théories émises sur la Patrie. Le *xx<sup>e</sup>* siècle verra probablement une prise de conscience totale, toutes les erreurs passées seront dénoncées et rectifiées pour obtenir en fin de compte la seule et vraie définition.

Elle apparaîtra sans trop tarder grâce à la menace, sans cesse plus forte, d'un universalisme destructeur présent à tous les échelons de la société.

Pour estimer une chose, il faut risquer de la perdre; les hommes comprendront bien mieux la Patrie après avoir été sur le point de noyer leur personnalité dans une quelconque masse anonyme.

Quelques auteurs semblent cependant découvrir les causes de la confusion présente, notamment René HUBERT qui écrit, en parlant des responsables : « Il semble que chacun d'eux ait cherché moins à déterminer la réalité objective de la Patrie qu'à définir la représentation qu'il en devait à son tempérament et à son éducation. Renan parle d'elle en philosophe, Brunetière en moraliste, M. Lavis, en historien, et Barrès, en poète. » Il s'agit en fait de mettre en vedette ses idées personnelles et non pas la vérité. Le journal *Enseignement*, du 9 février 1946, trahit une autre source d'erreurs, celles-ci d'ordre politique. « Celui qui enseigne l'histoire ne doit-il avoir d'autre souci que de dire toute la vérité, sans dissimulation, ou bien doit-il s'attacher à cultiver le sentiment patriotique par une exaltation qui fait beaucoup de concessions à la vérité scientifique. »

Quand les hommes chargés d'instruire plusieurs millions de leurs semblables recourent à de pareils expédients pour maintenir la flamme du patriotisme, l'artificiel, l'inexistence de leur Patrie ne fait plus aucun doute. La France a opté pour la méthode des « concessions ». Les jeunes Guadeloupéens apprennent, paraît-il, le thème bien connu de tout Français, quelle que soit la teinte de sa peau : « Nos ancêtres étaient les Gaulois. » Le même texte est infligé à d'autres peuples qui n'ont pas, pour les différencier d'une manière aussi probante des Gaulois une couleur pareillement opposée.

Dans la plupart des Etats européens, l'esclavage corporel contre lequel tant de voix illustres se sont élevées est nettement moins insidieux, moins dangereux qu'un esclavage intellectuel, esclavage du cerveau incapable de penser juste et par lui-même, l'opinion du vainqueur devenant la sienne. Contre le premier, un peuple s'insurge; contre le second il est sans défense, sauf dans certaines couches sociales. Un peuple affamé économiquement dresse contre l'ennemi tous les estomacs en état de manger; affamé intellectuellement, tous les cerveaux en état de penser réagissent.

Une politique illogique et centralisatrice des gouvernements, jointe aux apparences fausement impartiales d'écrivains à leur solde, ont limité, dans les manuels, la place réservée au sujet, accru la confusion dans les esprits, et arrêté le progrès dans cette branche de la philosophie.

Un seul remède : l'application intégrale de la méthode scientifique permettra à la vérité de prendre sa juste place. L'étude objective des sociétés actuelles dans le temps et l'espace effectué avec méthode représente le principal terrain sur lequel le travail demande à être mené.

Certes, le point de vue subjectif, intuitif, à la base d'un certain nombre d'inventions et de découvertes n'est pas à dédaigner; il ne s'agit pas de l'écartier *a priori*, mais, pour avoir le droit de s'imposer, l'appui de faits, d'expériences pratiques lui sont indispensables, sans quoi la logique humaine aura tôt fait de l'oublier, ou tout au moins de n'en tenir aucun compte quand les circonstances lui demanderont de se faire une opinion.

Les Patries examinées, disséquées comme des animaux de laboratoire, laisseront apparaître leur vraie nature. Le nombre des différents éléments et organes constitutionnels d'une Patrie : type social, mentalité, histoire, volonté de vivre en commun intérêt, sol, langue, permet de prime abord une présomption : Il y a ou il n'y a pas de Patrie. Bien entendu, cette présomption n'est pas

irréfragable, c'est une simple suggestion, prête à s'incliner devant une preuve contraire suffisamment sérieuse.

L'indice linguistique est très suggestif. Quand, dans une société, plusieurs langues s'emploient dans les rapports journaliers, le premier réflexe conclut à son inexistence en tant que Patrie. De la Patrie, elle n'en aurait que le nom. Des cas bien connus démontrent la relativité de cette impression.

En bref, deux raisons principales concourent à maintenir le concept de Patrie sans définition précise :

1<sup>o</sup> L'amour-propre, les idées partisans, religieuses ou politiques des écrivains;

2<sup>o</sup> Les circulaires impératives d'un pouvoir centralisateur. Le principe régénérateur sera d'ordre scientifique à l'exclusion de toute sentimentalité.

Un être pourvu de plusieurs cœurs ou de plusieurs têtes n'est pas un homme, mais un monstre ne répondant plus aux caractéristiques fondamentales du genre humain. Une Patrie véritable ne doit pas être confondue avec un type de société différent en tous points.

La vérité est parfois pénible à accepter, quand, de génération en génération, les hommes se transmettent une erreur adroitement travestie sous les aspects extérieurs d'une vérité qu'il n'est pas question de mettre en doute, ni même d'examiner d'un peu près. Les fantômes décelés, les âmes garderont encore pour eux, pendant un certain temps variable selon la largeur d'esprit de chacun, une attirance sentimentale difficile à combattre, identique dans ses effets aux superstitions des primitifs.

Par-delà cette crise de conscience regrettable, inévitable, l'assainissement du sujet, grâce à la méthode scientifique, apportera un apaisement des esprits dans un siècle surchauffé par les passions politiques et nationalistes.

Supprimer les patries artificielles en laissant subsister les seules vraies serait réaliser une œuvre de salubrité mondiale. Le nombre des foyers d'infection d'où sortent les germes de révolutions, de guerres, réduit l'épidémie qui dévaste périodiquement la terre, ne disposerait plus de la même force destructive.

E.

## VOTRE BIBLIOTHEQUE

### POUR VOUS.

Youenn, le chercheur de pain, de E. Coarer-Kalondan.	48
Souvenirs d'un barde errant, de Botrel. (Préface de Léna Botrel.)	90
Penherezig, la petite héritière, de Marthe Le Berre.	54
Goneri, filleul de Cadoudal, de Hervé Cloarec.	42
Le Secret de la châtelaine. (Récit de cape et d'épée.)	30
Les Loups de Coatmenez, de Gilles Le Desnays.	20
<i>Kened</i> , revue littéraire de langue bretonne.	50

### POUR VOS ENFANTS.

Jobig, Jakig, Julig et C <sup>o</sup> , par Benjamin Rabier.	145
Histoires de bêtes (du même auteur).	145
Les Méaventures de Koan-Koan (du même auteur).	18
Kiki a mal aux dents (du même auteur).	18
L'Histoire de Bretagne, de Toutouig (en français ou en breton)	60
Moutig et Bidore'hig, de Rozenn.	99
La Merveilleuse Histoire de Papillon.	15
Le Breton par l'image, de M. Seité.	45
Les Contes de l'Hermine.	40
Les Chevaliers de la Table-Ronde, de Ronan Caerléon	210
Le Merveilleux Voyage de Matilin an Dall, de R. Thomen	40

### MUSIQUE.

Quinze chansons d'amour, de Marie Drouart et Vincent Gambau	75
---	----

### BIBLIOTHEQUE RELIGIEUSE.

La Vie de saint Yves.	25
Images de piété (pour livres de messe) la pièce.	3
Portrait de saint Yves, défenseur et patron des Bretons, la pièce	10
Envoi contre remboursement sur simple demande à la direction d' <i>Emled</i> .	

# Buhez ar Vro

## PARIS - ILE - DE - FRANCE

### DECLARATIONS DE SOCIÉTÉS.

**Union parisienne des commerçants et artisans bretons** (Commarbreiz). — *But* : Réunir les commerçants et artisans bretons de Paris et de la région parisienne en vue de la protection et de la défense de leurs intérêts communs.

**Union parisienne des hôteliers et restaurateurs bretons** (Horesbreiz). — *But* : Réunir les hôteliers, restaurateurs et cafetiers bretons de Paris et de la région parisienne en vue de la protection et de la défense de leurs intérêts communs.

### FOLKLORE A ARGENTEUIL.

Les Bretons de l'Île-de-France étaient conviés, le 21 juillet, à assister au « Grand Pardon breton » de la banlieue ouest, placé sous la présidence d'honneur de « M<sup>me</sup> la Duchesse de Bretagne ».

À l'occasion de ce programme artistique, nous avons pu noter : *Gaid Ar Band*, bardesse d'honneur; *Stani Milbeo*, barde breton de la radiodiffusion française; *Loeiza Le Brigand-Flaouter*, bardesse; *Raymond Bono*, ténor breton, que nous aimerions entendre plus souvent. Soulignons enfin le succès personnel, et bien mérité, remporté par notre charmante collaboratrice : *Mari-Annig Ar Goff*, au talent très sûr, qui interpréta avec brio poèmes et chants et remporta par surcroît le premier prix au concours de costumes.

*En clôture* : le « Bro Goz ma zadou ».

À ce pardon prêtèrent leur concours : les Amicales bretonnes de la banlieue, les « Korollerien Breiz Izel », les binious de la K. A. V.

### CONCERT.

La *Munécanterie des Petits Chanteurs de la Cathédrale de Saint-Brieuc* a donné, à la salle de Chimie, à Paris, un concert très apprécié, sous le patronage du district du Bois de Clamart.

À l'occasion de ce concert : Chants religieux, chants mimés, chants des provinces françaises, chants de Bretagne.

## Pour les Jeunes Bretonnes émigrantes

Malgré notre enquête sur « Paris-Ville-Misère », de jeunes Bretonnes, inconscientes des dangers qui les attendent à Paris, continuent à venir se placer en qualité de « bonnes à tout faire » (« à tout faire », nous fait penser à des tas de choses!), soit à Paris ou dans la région parisienne; et certains indices nous laissent prévoir, pour octobre et novembre, des arrivées encore plus nombreuses, délaissant l'air pur pour la ville sans liberté.

Mais puisque ces jeunes têtes folles ont décidé de s'expatrier malgré tout, il est de notre devoir, à nous qui sommes sur la place de faciliter leur emploi dans des maisons sérieuses et bien-pensantes.

Nous organisons donc un service de placement et nous demandons à toutes nos compatriotes, trop décidées, de nous écrire. Nous nous efforcerons de leur trouver de bonnes maisons où elles conserveront avec fierté et honneur les liens qui les unissent à la petite patrie.

Pour toutes demandes de renseignements à ce sujet, écrire, en joignant deux timbres pour frais, à : Erwan Kerlaoguen, à Emléd, 6, cité de la Chapelle, Paris.

Dans notre prochain numéro...

une grande enquête d'Emléd sur :

## « L'EMIGRATION BRETONNE »

par Erwan Kerlaoguen

le reporter de « Paris-Ville-Misère ».

# Bretagne - Etats-Unis

À l'Université américaine d'Harvard, existe un département celtique, dirigé par les professeurs Jackson et Robinson.

C'est là ce que nous apprend *Ouest-France*, par la voix de M. Jean Sezec, ambassadeur de la pensée française aux Etats-Unis, fils d'un instituteur retiré à Coatserho-lès-Morlaix.

Et notre compatriote nous fait savoir que cette grande Université américaine s'est préoccupée d'acquérir, pour le fonds français, jusqu'aux moindres études des érudits provinciaux. Elle possède à ce même titre, les ouvrages les plus divers et les plus humbles travaux faits sur la Bretagne.

La guerre ayant créé une coupure, M. Pierre Mocaër de Brest a été chargé de recueillir tous ouvrages bretons pour l'université d'Harvard.

C'est avec un réel plaisir que nous enregistrons ces déclarations qui nous ont appris que, là-bas, sur le continent américain, on s'intéressait aussi au celtisme et, par conséquent, à la Bretagne.

Il serait souhaitable que la France comprenne enfin qu'elle se doit de favoriser l'enseignement du breton et le développement des chaires de celtisme, à peu près disparues aujourd'hui.

Et, à ce propos, nous nous permettons de rappeler à nos lecteurs que, à la page 17 de notre dernier numéro, nous avons donné un modèle de pétition, dont nous aimerions bien recevoir une nuée d'exemplaires écrits et signés de la main de nos lecteurs...

PATRICK.

## COURS DE GALLOIS

Plusieurs lecteurs et lectrices nous ont écrit pour nous demander d'ouvrir un « cours de gallois ». Ce serait avec plaisir que nous nous empresserions d'accéder à leur légitime désir, si nous avions un professeur de cette langue à Emléd, mais malheureusement nous ne pouvons, pour l'instant que le signaler ici, espérant qu'un érudit voudra bien nous écrire en ce sens. En tout cas, nous promettons d'étudier cette question de très près, dans le but de satisfaire nos compatriotes, que nous remercions de l'intérêt qu'ils prennent à notre revue.

EMLED.

### CE N'EST PAS DE VOTRE FAUTE...

... Amis de Haute-Bretagne, si vous ne parlez pas breton. On ne vous l'a jamais appris! Pourtant VOUS ETES BIEN BRETONS! et vous ignorez la langue de votre pays!...

C'est une lacune inacceptable à notre époque.

### APPRENEZ DONC LE BRETON!

C'est très simple :

Il existe des cours gratuits par correspondance.

Il vous suffit d'écrire à M<sup>lle</sup> M. Gourlaouen, directrice du « Cours Ober », 30, rue de la Corderie, à Douarnenez (Finistère).

Mais si vous préférez des leçons particulières à votre domicile, alors écrivez-nous. Des professeurs diplômés sont à votre disposition, et n'attendent que votre bon plaisir. Vous n'aurez que l'embarras du choix.



# LE PARDON DE LONGPONT



Bretons et Bretonnes devant la basilique  
(On reconnaît à l'extrême droite  
notre secrétaire générale)

Dans une autre salle, fort bien agencée en théâtre, un spectacle presque permanent, présenté occasionnellement par Per Armor, nous donna l'occasion d'entendre — entre autres artistes non bretons — notre charmante compatriote M.-A. Ar Goff, à qui le public ne ménagea pas des acclamations, bien méritées au demeurant.

Le soir, un dîner-concert réunissait près de cent cinquante personnes. Les artistes de l'après-midi avaient fait grande toilette et conservé pour cette heure-là leur plus beau répertoire.

A une table réservée, nous avons remarqué un quatuor sympathique, formé par M<sup>me</sup> et M. Grall-Nicot, Per Armor et M.-A. Ar Goff, laquelle découverte et aussitôt réclamée par l'assistance, prêta un concours improvisé, mais très applaudi.

Au cours de la journée — qui fut un succès notable — nous avons aperçu de nombreuses personnalités civiles et religieuses, parmi lesquelles : M. l'abbé Roué, le camarade Valy; des Bretons émancipés, Youenn Olier, d'An Avel; Henri Poignant, des Bretons d'Aulnay; Loeiz Moru, de la B.A.S., etc., etc.

Et déjà des projets plus grandioses encore s'ébauchent pour l'année prochaine. Toutefois, il nous est formellement interdit d'en parler pour le moment. Respectons donc le secret des organisateurs, mais nous aimerions que la Yaouankiz Arzel Breizh fasse partie du programme artistique. C'est notre vœu le plus cher, et il est parfaitement réalisable.

JORJIG.

Les Bretons de Paris et tous ceux du sud de la Seine-et-Oise avaient tenu à venir en pèlerinage à Longpont pour honorer « Santez Anna », patronne de la Bretagne.

A ce pardon, qui se déroula loin de la Mère-Patrie, vinrent près de 1.500 personnes. Les cérémonies religieuses furent très suivies et avec beaucoup de piété. De nombreux cantiques en français et en breton furent chantés par toute l'assistance, dirigée par M. l'abbé Mauny, recteur de la paroisse bretonne de Paris. M. l'abbé Martin prêcha en breton.

L'après-midi, la procession eut lieu au son des binious, à travers les rues de la petite bourgade.

La fête profane eut sa large part, comme d'habitude : loteries, stand de tir, lapinodrome, jeux divers, auberges bretonnes, crêperies, etc...

Dans une salle indépendante, une exposition bretonne avait été organisée, qui réunissait les plus beaux livres, dont de très rares, puis les diverses revues paraissant actuellement. *Emléd*, comme de juste, tout frais sorti des presses, avait une place d'honneur en sa qualité de « premier magazine breton », et un panneau spécial lui fut réservé.



La Procession

(Au premier plan : le sonneur, Loeiz Moru)



Saint-Yves porté par des marins bretons  
(De dos : le recteur, H. Mauny)



Santez Anna



Mari-Annig semble bien absorbée par la lecture  
d'*Emléd*

Kenskoazell-  
Gwiskamantezh



Notre appel en faveur de nos compatriotes infortunés n'a pas laissé tout le monde insensible. Notons, en effet, les dons suivants :

M. Delestre, de Saint-Pol-de-Léon : 100 francs; M<sup>lle</sup> Jaffrazou, de Rostrenen : un paquet de vêtements; M<sup>lle</sup> Le Goff M.-A., de Paris : un paquet de vêtements.

Nous adressons à ces Bretons et Bretonnes au grand cœur, nos remerciements les plus émus, et nous souhaitons à tous nos lecteurs une émulation profitable. Il y a, en effet, tant à faire! Souvenez-vous de « Paris-Ville-Misère »... Et il n'y a pas que ceux-là! Dans les hôpitaux, les sanas, d'autres Bretons sont couchés sur des lits de souffrance, qui n'ont jamais de visites, jamais de gâteries, rien... jamais rien... et depuis si longtemps.

Ce n'est pas trois ou quatre noms que nous devrions donner ci-dessus, mais des dizaines! Est-ce indifférence? nous ne voulons pas le croire, ce serait trop affreux. Oubli? mais alors, rien n'est perdu! Vite, fouillez dans vos armoires, votre bibliothèque, le coffre à jouets, partout, ne laissez nulle place.

Cette robe, que vous vous refusez même à transformer, fera le bonheur de cette jeune maman qui taillera dedans deux petites robes pour ses petites filles.

Dans ce pardessus, Monsieur, qui est tellement démodé qu'il vous fait sourire, savez-vous que l'on peut tailler de solides culottes pour ces trois gamins?

Et toi, enfant, puisque tu as un nouveau train, bien plus beau bien sûr que celui de l'année dernière! porte ce dernier à ta maman, qu'elle le mette dans le paquet.

Pour beaucoup d'entre vous, amis lecteurs, un billet de cent francs n'est que petite monnaie. Pour beaucoup, que nous connaissons bien, ce serait quelques fruits — un vrai luxe! — sur la table bancale de ce taudis, où piaillent des enfants malingres et mal nourris.

Avez-vous songé à tout cela, Bretons de partout? Oui, peut-être, mais qu'avez-vous fait pour soulager ces infortunés? Rien, pas encore. Alors, un bon mouvement! Ce soir, après le dîner — heureux qui dinez!... — cherchez bien. Demain, vous ferez le paquet. Après-demain, vous l'expédiez. Bientôt, nous le recevrons. Cet automne, avant les grands froids, nous le distribuons. Et, le soir de Noël, quand vous recevrez les cadeaux de votre entourage, vous penserez que, quelque part sur notre vaste terre, de malheureux compatriotes vous bénissent parce qu'ils ont, eux aussi, reçu le cadeau qui leur permet de n'avoir pas trop froid, et pas trop faim...

Vous ne trouvez pas que c'est beau, cela?...

P. A.

# La Sole au Gratin

— Nouvelle de Madeleine CHAMPION —

Ceci se passait à Douarnenez. Gustave Trévidic avait arrêté son auto à la porte d'un bureau de tabac.

C'était un dimanche matin, et les barques, aux voiles repliées, oscillaient doucement au port, dans la somnolence du repos.

Les hommes, vêtus de toile brune ou ocre, tanguaient sur la cale, ou bavardaient en mâchant et remâchant la chique, accoudés à la rambarde et désespérés par leurs loisirs.

Revenant de la grand'messe et descendant vers la baie, M<sup>me</sup> veuve Créach, portant sa robe des jours de fête, en soie noire à ramages mauves, et coiffée d'une toque garnie de violettes, marchait à pas menus en raison de ses souliers trop justes!

Elle scrutait l'horizon; non point pour admirer le spectacle de la baie, souvent comparée au golfe de Naples, la veuve ne se faisant aucune idée de l'Italie, et demeurant insensible à la poésie de Douarnenez.

Mais M<sup>me</sup> Créach regardait devant elle afin d'apercevoir quelque voisine ou amie susceptible de lui conter les derniers échos du pays, ce dont elle était friande.

Son attente fut déçue. Brusquement, par contre, elle se heurta à Gustave Trévidic qui, la cigarette aux lèvres, s'apprêtait à reprendre au volant la conduite de sa voiture.

La veuve s'exclama :

— Eh bien, mon gendre, comment allez-vous?

— Et vous-même, chère belle-maman?

— Je me demandais comment vous passeriez ce dimanche en l'absence de Marie-Jeanne?

— Je m'arrange fort bien.

— Vraiment? C'est peu flatteur pour ma fille!

— Mais... Ce n'est pas cela que j'ai voulu dire! Je serai bien content de la revoir. Cependant, puisque des raisons urgentes l'obligent à me quitter quelques jours pour affaires, je n'allais pas me montrer tyrannique au point de la condamner à renoncer à cette absence forcée.

— Oui, oui, mon gendre se passe fort bien de sa femme et s'en va, je le suppose, déjeuner au restaurant ou chez quelque camarade.

— Vous vous trompez, belle-maman!

— Ah! je m'inquiétais justement, sachant que le dimanche, vous n'avez pas votre femme de ménage, quel repas improvisé allez-vous faire? Les hommes sont si désespérés lorsqu'ils

n'ont pas de maîtresse de maison et changent leurs petites habitudes.

— Tranquillisez-vous, chère belle-maman! Ce matin, de bonne heure, j'ai sauté dans mon canot, je suis allé à la pêche. Et, ma foi, la prise a été fameuse. J'ai, entre autres une sole magnifique, destinée à paraître sur ma table lorsque midi sonnera.

— Et à quelle sauce la mangerez-vous? Vous allez la faire frire? N'oubliez pas qu'il faut que l'huile soit bien bouillante, car je n'imagine pas que vous la ferez cuire dans le beurre au prix où il est? Mon pauvre Gustave, j'ai peur que vous ne gâtiez votre poisson. Quel déjeuner raté vous allez faire! Ah! il est grand temps que ma fille revienne. Elle rentre après demain, heureusement pour vous.

— Oui, certes, je serai bien content de la revoir. Cependant, Mousset lui-même, ce Nantais d'illustre mémoire, ne dédaignerait pas ma sole! Je l'ai accommodée au gratin, et l'eau me vient à la bouche rien que de penser au régal qui m'attend!

— Une sole au gratin? Mon Dieu! Quelle bouillabaisse indigeste avez-vous préparée! Marie-Jeanne, qui cuisine si bien, vous aurait, elle, servi quelque chose de parfait.

Mais très fier de son chef-d'œuvre gastronomique, Trévidic, une pointe d'orgueil enfant sa voix, assurait :

— Voyons, vous savez bien que pendant mon service militaire, j'étais cuisot de bord dans la marine, et les petits plats, ça me connaît!

— Vous n'avez pas besoin de me dire que vous êtes une « fine gueule », ma fille se donne assez de mal à varier vos menus afin de vous contenter!

— La sole est une belle pièce, je vous assure! Tenez, belle-maman, si vous n'avez rien de mieux à faire, venez donc la partager avec moi!

— C'est, ma foi, une excellente idée. J'accepte. J'ai envie de voir ce plat mijoté par vos soins.

— Et surtout d'en manger, belle-maman!

La veuve prit place aux côtés de son gendre, et l'auto démarra, dirigée de main de maître, jusqu'à la villa que possédait, vers la plage du Ric, Trévidic, riche mareyeur du pays.

Une heure plus tard, dans l'aménité d'une digestion bienheureuse, M<sup>me</sup> Créach vantait encore à son gendre les mérites de la sole au gratin.

C'est que rien n'y manquait. Sous

le poisson, au fond du plat, il y avait bien, incorporés au beurre, le persil et les champignons hachés. Sur la sole, la farce était arrosée de vin blanc, et son gendre n'avait point lésiné sur la cuillerée de cognac qui devait aromatiser le tout. De plus, une épaisse couche de chapelure enrobait le plat, le rendant séduisant à l'œil.

Mise en belle humeur par le petit verre de bénédictine qu'elle venait d'absorber à la suite de ce repas, M<sup>me</sup> Créach répétait à son gendre :

— Je ne manquerai pas de conter à ma fille cette partie fine, faite en votre tête-à-tête, mon cher Gustave. Je vous remercie vraiment de votre accueil.

— Mais oui, cela fera plaisir à Marie-Jeanne d'apprendre que nous avons trinqué ensemble à sa santé en son absence.

— Mais j'y songe, Gustave, au milieu de vos prouesses culinaires avez-vous pensé à donner à manger à votre pensionnaire?

— Oh! ma foi non! Je crois bien que ce matin, je l'ai oublié!

— Et Marie-Jeanne qui tient à son serin! Pauvre fifi! Je vais aller lui chercher un peu de nourriture!

— Il reste encore des feuilles de salade à la cuisine, j'ai laissé les épiluchures sur la table.

M<sup>me</sup> Créach passait maintenant en revue toutes les boîtes, cherchant celle qui contenait les graines destinées au serin.

— Dites-moi, Gustave, le récipient aux graines est vide. Je suis sûr qu'il y en avait encore hier.

Trévidic, arraché à la béatitude qu'est, pour un fumeur, une pipe qui tire bien, tout en lançant de grandes bouffées, regarda la boîte, et, philosophe, déclara :

— Eh! les graines sont, en ce moment, entrain de nous graisser les boyaux! J'ai cru que c'était la boîte qui contenait la chapelure, et alors...

— Alors! alors! Vous voyez que vous êtes incapable de vous passer de Marie-Jeanne, et de faire votre potte sans commettre de bêtises! Ah! aussi, je commençais à ressentir des douleurs d'entrailles... ça ne m'étonne plus! Songez, mon gendre, que vous avez peut-être ma mort sur la conscience!

— Tout se digère, belle-maman! Vous voyez bien que moi-même, je ne songe pas encore à rendre l'âme.

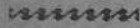
Et Trévidic proposa à M<sup>me</sup> Créach un nouveau petit verre de liqueur.

M. C.



# Deux histoires gaies de Marie Drouart

## L'ORIGINE DES PUCES



Il y avait entre Rieux et Redon, dans une calme bourgade, un brave potier, très pieux et bon ouvrier. Il travaillait vite et bien, mais l'ouvrage fini, il s'ennuyait beaucoup et ne savait à quoi passer son temps. Si bien qu'à la longue, il tomba dans une profonde mélancolie, et ce qu'on appelle « une maladie noire » — assez bien nommée — mais que les gens des villes appellent neurasthénie.

Il priaît toujours la Vierge de le guérir ou de lui donner une occupation suffisante qui l'empêchât d'avoir des pensées si tristes, si tristes qu'elles le mèneraient au tombeau.

Un jour, Jésus et sa Sainte Mère décidèrent de venir faire un tour en Bretagne et ils s'arrêtèrent devant la maison du pauvre homme, que rien n'avait pu guérir.

La bonne Sainte Vierge avait reconnu, sur le pas de sa porte, le vieux potier qui broyait du noir, comme à l'accoutumée.

— Tu as l'air bien triste, l'ami, dit Jésus. Qu'est-ce qui ne va donc pas, es-tu malade ?

— Je m'ennuie, mon bon Monsieur, dit le bonhomme.

— Il y a longtemps qu'il me demande sa guérison, lui glissa la bonne Mère à l'oreille; rendez-lui la santé, mon fils, j'en serai bien aise, car c'est un de mes bons dévôts.

— Qu'il en soit fait comme vous le voulez, vous savez bien que je ne peux rien vous refuser.

Et s'adressant au bonhomme : — Que faut-il pour le rendre heureux, dis-le moi; je pourrai sans doute te venir en aide.

— Il me faudrait une occupation qui me tienne assez l'esprit en alerte pour que je ne songe à rien d'autre.

— Mais n'es-tu pas potier ?

— Il n'y a guère de travail, et j'ai si vite fini ma tâche que je ne sais que faire.

Jésus resta un instant songeur, puis :

— Aux grands maux, les grands remèdes. S'étant baissé, le Christ prit une poignée de poussière, souffla dessus et la jeta au bonhomme.

— Tiens, mon ami, voici de quoi de divertir.

La poussière s'était changée en petits, tout petits insectes bruns qui sautaient de tous côtés. Les puces étaient créées et le potier qui leur avait donné asile, occupé à les chasser et à les tuer à longueur de jours, n'eut plus l'occasion de s'ennuyer.

(Conté par Marguerite DAVID.)

## Loufoqueries

La vie est un tissu de coups de poignards qu'il faut savoir boire goutte à goutte.

Ecartez-vous de ces personnes qui vous passent la main dans le dos par devant et vous crachent à la figure par derrière.

## Démagogie 1793

Le Tribunal révolutionnaire. — Vos nom et prénoms ?

L'accusé. — Marquis de Saint-Cyr.

Le Tribunal. — Il n'y a plus de marquis !

L'accusé. — De Saint-Cyr.

Le Tribunal. — Il n'y a plus de « de » !

L'accusé. — Saint-Cyr.

Le Tribunal. — Il n'y a plus de saints !

L'accusé. — Cyr.

Le Tribunal. — Il n'y a plus de sire !

L'accusé. — M... !

Et l'accusé, sur ce bon bot, le dernier, fut acquitté.

Cambronne était Breton, et combien de fois — tout bas — nous l'invoquons...

Lou STIC.

## D'OU VIENT LE TORT ?

A Châtelaudren, il y a de cela bien longtemps, le curé était monté en chaire et par sa prédication, il essayait de corriger les erreurs et les fautes de ses paroissiens et de ses paroissiennes.

— Mes sœurs, disait-il, ne vous plaignez pas si vos bonshommes passent leur temps dans les auberges ; demandez-vous plutôt d'où vient le tort. Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, il vient de vous, le tort... Si vous ne criez pas tant sur vos bonshommes quand ils rentrent un p'tit qua chaud'baire : « Te v'la core, ivrogne... t'es core saouil ané... » etc, etc, tout cela n'arriverait pas.

Si vous étiez plus douces et plus gentilles avec vos hommes, ils se plaindraient chez eux, et, au lieu de courir les auberges, ils se dépêcheraient de rentrer près de vous.

Quand ça né va pas dans vos ménages, demandez-vous donc toujours d'où vient le tort.

Je constate avec tristesse, mes frères, que vous devenez de plus en plus mauvais, vous négligez vos devoirs, les enfants ne fréquentent plus régulièrement le catéchisme, pourquoi ? D'où vient le tort ?

Les femmes arrivent en retard à la messe. D'où vient le tort ?

Les hommes arrivent en retard à la messe. D'où vient le tort ?

A ce moment, la porte s'ouvrit doucement, le père Letort, un cultivateur du cru se glissait dans l'église, gêné d'être en retard, effectivement, et, prenant le reproche pour lui seul :

— D'où vient le tort ? répétait le curé.

— De m'ner ma vache au toré, m'sieu l'recteur, répondit le bonhomme, au grand ahurissement du bon prêtre.

(Conté par Lucie Denis.)

## CHOUAN ET VENTRE-A-CHOUX

Dans un restaurant, un Méridional arrive se placer à la même table qu'un Vendéen. Au bout de quelque temps, la conversation amène le Méridional à demander :

— Ah! vous êtes de Vendée, alors vous êtes un Chouan ?

— Non, précise le Vendéen, ce sont plutôt les Bretons que l'on appelle « Chouans ».

— Je croyais pourtant que c'était les Vendéens qui aimaient beaucoup les choux ?

— Je ne vois pas le rapport...

— Comment, demande le Méridional, les Chouans, ce ne sont pas ceux qui aiment les choux ?...

Ahurissement du Vendéen...

TUDAL.

## Mots d'Enfants

Thérèse, cinq ans, par un bel après-midi d'automne, regarde les feuilles s'élever en tourbillon, puis s'écrie : — Oh! papa... les feuilles qui s'embrassent!

Marie-Renée, quatre ans, assiste, sur les genoux de son papa, à la représentation de Hans, joueur de flûte.

— Regarde, papa, les petits chats qui tombent dans la rivière.

— ???

— Tu ne vois pas ?

Marie-Renée se retourne, puis :

— Mais si tu causes tout le temps, je ne pourrai pas écouter la musique!

Jacqueline, trois ans, en regardant un champ de navette : — Oh! le soleil qu'est tombé par terre!

Chez l'épicière.

— J'voudrais vingt sous de bonbons.

— Desquels, ma chérie ?

— De ceux qu'y a d'collés « ensemble »!

# EMLED-SPORT

par Erwan Trech'h

*Emled* étant maintenant le grand magazine breton tant attendu, il est normal d'y consacrer une rubrique au sport en général. Aujourd'hui, nous nous attacherons plus particulièrement à faire connaître nos champions bretons.

Nous avons tenu à faire rentrer, dans les différents classements, les champions de nos cinq départements, y compris les émigrés. Afin de reconnaître ces derniers, leur nom sera suivi d'un (E).

Classement au 14 juillet 1946 :

## ATHLETISME.

- 1° — **Annebicque** (E), 5.000 m. en 14' 58" 2/10°;
- 2° — **Omnès** (E), 110 m. haies en 15" 3/10°;
- 3° — **Jouannic** (Rennes), hauteur : 1 m. 87;
- 4° — **Riom** (Nantes), longueur : 7 m. 08;
- 5° — **Henry** (Lorient), 400 m. en 50" 6/10°;
- 6° — **Stéphan** (Lorient), 100 m. en 11" 1/10°;
- 7° — **Dineur** (Nantes), 10.000 m. en 32' 11" 8/10°;
- 8° — **Bourron** (Rennes), poids : 14 m. 08;
- 9° — **Retiers** (Nantes), 800 m. en 1' 57" 2/10°;
- 10° — **Le Boulch** (E), trois sauts : 13 m. 35;
- 11° — **Guyodo** (Nantes), 3.000 m. steeple en 9' 16" 1/10°;
- 12° — **Sizun** (Brest), javelot : 43 m. 93;
- 13° — **Fournier** (Nantes), 1.500 m. en 4' 7".

## CYCLISME.

*Professionnels.* — 1° **Louis Caput** (E); 2° **Eloi Tassin** (Saint-Nazaire); 3° **Guy Butteux** (Quimper); 4° **Jean Robic**; 5° **J.-M. Goasmat** (Pluvigner); 6° **Mahé** (Rospenden); 7° **André Kergoet** (E).

*Amateurs indépendants.* — 1° **François Person** (Rennes); 2° **Jean Bozec** (E); 3° **Raymond Scardin** (Dinan); 4° **Audaire** (Nantes); 5° **Jean Gueguen** (Plouvorn); 6° **Roger Pontet** (Dinan); 7° **François Plouhinec** (E).

## MARCHE.

1° **Landrein** (Rennes); 2° **Chevallier** (A. S. C. R.); 3° **Legat** (Rennes); 4° **Marrec** (Lorient); 5° **Lescoublet** (E); 6° **Manic** (Bannalec).

## BOXE.

Nous possédons un poids léger professionnel de grande valeur : **Pierre Le Mentec** (Vannes), classé deuxième boxeur français de la catégorie. Il n'a subi que deux défaites depuis qu'il est professionnel.

## ESCRIME.

**Michel Pecheux** (E), champion du monde 1938 d'escrime, est Breton. Beaucoup d'entre nous devaient certes l'ignorer jusqu'à ce jour. Le maître d'armes reste toujours une des plus fines lames françaises.

## FOOTBALL.

Un journal sportif a publié récemment un classement des meilleurs footballeurs français; nous vous donnons ici les places obtenues par les joueurs bretons :

Arrière-droit, 9° **Hennequin** (Rennes); demi-droit, 10° **Gouedard** (Rennes); demi-centre, 1° **Cuissard** (Lorient); 6° **Bordier** (Rennes); demi-gauche, 1° **Prouff** (Rennes); ailier-gauche, 10° **Combote** (Rennes).

Signalons que nos championnes ne restent pas inactives. En athlétisme, depuis l'ouverture de la saison 1946, elles ont battu dix-huit records de Bretagne! Voilà un beau succès qui prouve que la Bretagne est une véritable pépinière de futurs champions et championnes.

Chaque mois, nous publierons ici un « Tableau d'honneur » des meilleures performances réalisées par nos champions dans les semaines écoulées.

## LE CAS ROBIC

Parmi les grandes épreuves internationales cyclistes d'avant-guerre figurait le « Tour de France ». Cette année, la tradition a été renouée certes, mais en « petit format » (contrairement à *Emled*). Et nous avons revu les coureurs classés en équipes nationales. Innovation! Il y avait même une « Equipe de Bretagne ». (Est-ce un signe des temps?) Mais... (car il y a un Mais!), si les grandes équipes avaient un directeur technique, les Bretons — sans doute considérés comme petite équipe — n'en avaient pas, et ce fut là une grosse erreur. Mais la question n'est pas là, venons donc au vif du sujet :

Notre brave petit compatriote Robic avait de grandes chances d'enlever cette rude épreuve, mais l'équipe « française » a agi déloyalement au cours de la dernière étape, en « enfermant » Robic, afin qu'il ne puisse s'échapper seul.

Mieux : le règlement (?) interdisait que les « Officiels » ramènent les vélos personnels aux coureurs qui ont dû en changer par accident. Pourtant, le capitaine de l'équipe française s'est permis de le faire. Une sanction? Pensez-vous! Mais Robic a déposé une réclamation! et c'est normal.

En arrivant à Paris, notre champion breton déclarait : « Ils y ont été un peu fort, surtout lorsqu'ils « poussaient » Vietto pour le lancer à mes trousses. Je ne l'oublierai jamais. »

Et c'est ainsi que Robic, malgré tout son courage et sa vaillante ténacité bien bretonne, ne put rien contre la coalition tricolore. Et d'abord, pourquoi cette coalition? Peut-être parce que notre champion déclarait au journal *L'Equipe* : « Nous allons montrer aux Français de quel bois d'ajonc se chauffent les Bretons? » Et ces « Français », au lieu d'accepter sportivement et loyalement le défi, ont « tripoté »... Décidément, il n'y a rien de changé sous la voûte céleste de la « douce » France!...

En tout cas, un fait reste acquis : La grande classe de ROBIC, et cela, les Italiens eux-mêmes reconnurent que « le meilleur de tous avait été Jean Robic, capitaine de l'équipe « Brezonnek ».

Mais il reste Vietto! Le capitaine de « L'Equipe de France » qui, en parlant de Robic, déclara au journal *L'Equipe* : « Un champion? Va! ne dis pas ça, petit, tu me fais mal... Tout de guingois qu'il est sur son vélo, avé ses lunettes d'écaille et son bout de loque sur la tête?... Un champion, va!, ça présente mieux que ça, peuchère!... Ouais... Vietto est moco et comme tel déteste les Bretons qu'il sait supérieurs, mais si on lui préparait de belles tomates bien mûres pour lui f... sur la g... quand il viendra courir « chez nous » Qu'en dites-vous, sportifs Bretons?...

## GENERALITES

Nous donnerons, dans nos prochains numéros, des interviews des champions et championnes de Bretagne. Nous prions donc ceux-ci de bien vouloir nous faire part de leurs adresses. Nous rentrerons ainsi en relations avec eux, ferons connaître leurs performances, et signalerons les injustices dont ils pourraient être les victimes. Nous aimerions qu'ils nous confient leurs clichés photographiques, ou, à défaut, leurs photos, afin de les faire paraître dans notre rubrique sportive.

Nous prions les Associations sportives de Bretagne de nous faire part de leurs succès et des performances réalisées par leur groupe en toutes occasions et quel que soit le genre de sport auxquels elles s'adonnent.

Les commerçants sportifs bretons sont priés de se faire connaître afin que nous signalions leur existence, ceci dans le but d'augmenter leur clientèle en éléments bretons.

Bien entendu, cette rubrique possède aussi sa « Tribune libre » et nos lecteurs sont invités à y exposer leurs desiderata et leurs critiques, en toute loyauté et sans acrimonie.



# AVIS TRÈS IMPORTANT

Le prix de revient d'*Emléd*, grand format, était déjà supérieur à son prix de vente, mais nous étions décidés à de très lourds sacrifices. Toutefois, devant la hausse des salaires, nous nous voyons dans la pénible obligation de réajuster nos tarifs d'abonnements.

Devant l'inconstance des cours, les abonnements annuels sont supprimés.

Selon votre versement, veuillez trouver ci-dessous, les sommes dont vous voudrez bien nous créditer pour complément, ou celles que nous vous rembourserons **sur votre demande dans le cours du mois qui suivra la parution du présent numéro.**

## Abonnements ordinaires

**Trimestriels ayant versé 60 francs.** Nous adresser complément de francs : 40.

**Semestriels ayant versé 100 francs.** Nous adresser complément de francs : 90, ou bien serez abonnés pour un **trimestre** nouveau tarif.

**Annuels ayant versé 180 francs.** Nous adresser complément de 10 francs, et vous serez abonnés pour un **semestre** nouveau tarif, ou bien nous vous rembourserons, sur votre demande, 80 francs, et serez alors abonnés pour un **trimestre** nouveau tarif.

## Abonnements de soutien

**Trimestriels ayant versé 120 francs.** Nous adresser complément de 70 francs, pour un abonnement **semestriel** nouveau tarif, ou nous vous adresserons, sur votre demande, reliquat de 20 francs, et serez alors abonnés pour un **trimestre** nouveau tarif.

**Semestriels ayant versé 200 francs.** Nous adresserons, sur votre demande, reliquat de 10 francs, et serez alors abonnés pour un **semestre** nouveau tarif.

**Annuels ayant versé 360 francs.** Nous adresserons, sur votre demande, reliquat de 170 francs, et resterez alors abonnés pour un **semestre** nouveau tarif.

Il est possible que nos amis lecteurs négligent de nous écrire pour accord; en ce cas, nous agissons au mieux des intérêts de chacun. Ainsi, par exemple, nous enverrons *Emléd* aux abonnés jusqu'à concurrence de la somme précédemment versée, en tenant compte du nouveau tarif, considérant notre accord comme tacite.

Nous nous excusons vivement, auprès de tous nos abonnés, mais toute cette gabegie n'est pas notre fait, et nous la déplorons sincèrement.

Mais nous sommes entre nous Bretons, et chacun, nous en sommes persuadés, comprendra notre situation. *Emléd* est, et reste malgré tout, le premier et seul magazine breton et ceci doit nous consoler de cela.

*A tous nos lecteurs, merci d'avance de leur compréhension devant notre effort!*

La Direction.

## Petites Annonces

### OFFRES D'EMPLOIS.

**Jeune fille**, certificat d'études, sortant de l'école et désirant apprendre : secrétariat, sténo, dactylo, comptabilité, est demandée pour octobre. Ecrire à *Emléd*.

**Comédiens** des deux sexes, même débutants. S'adresser à Ker-Vreiz, 43, rue Saint-Placide, les mercredi et samedi, à 20 h. 30.

**Caricaturiste** capable et sérieux est demandé. Ecrire à *Emléd*.

### DEMANDES D'EMPLOIS.

**Jeune homme**, 25 ans, Etudes secondaires. Maths spéciales. Cherche situation sérieuse dans commerce ou industrie, en Bretagne de préférence. Ecrire : A.E. n° 2 à *Emléd*.

### COURS-LEÇONS.

**Jeune Breton**, catholique, désirerait apprendre le breton dans famille ou presbytère de campagne bretonnante, pouvant le prendre en pension. Ecrire à *Emléd* qui transmettra.

**Solfège et Chant.** Cours gratuits pour jeunes gens des deux sexes. Ecrire à Jord Ar C'hozh, 76, avenue Daumesnil. Paris.

### OCCASIONS DIVERSES.

**Costumes féminins bretons**, de Guéméné-sur-Scorff, à vendre. Prix raisonnables. Ecrire à *Emléd* qui transmettra.

**Echangerai ou céderai** magnifique exemplaire de *Iron Varia Garmez*. Ecrire à *Emléd* qui transmettra.

### LOCATIONS MEUBLÉES.

Recherchons deux ou trois pièces nues, sans reprise, pour installer bureaux d'*Emléd*. Ecrire à la direction.

### VACANCES.

**Guiscard.** Pour familles : 110 francs par jour et par personne. Personnes seules : 130 francs par jour.

Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser à : M<sup>me</sup> la Directrice de l'Abri Notre-Dame, Guiscard (Oise) en citant *Emléd*.

**L'Œuvre des vacances en Bretagne.** Renseignez-vous au Siège social : 145, avenue de Suffren, Paris.

Il lui semblait entendre la chanson du ressac. Il croyait voir les paquets d'écume s'abattre sur les rochers. Il distinguait la coupure ardoisée des vagues déferlant le long du rivage. Il s'imaginait, sautillant sur les rochers, glissant parfois sur les algues humides, trempant ses pieds nus dans les flaques, s'écorchant la peau — qu'est-ce que ça pouvait faire? — le long des récifs rugueux. Il se voyait, soulevant l'une après l'autre ses jambes couvertes de vase, le long de la grève où gisent les coquillages, ou, guettant sous les goémons étalés, la sortie d'un crabe.

Oh! revenir, les jours de grande marée, chargé d'un grand sac plein de poinchos, d'araignées, d'ormeaux, d'anguilles frétilantes! Revenir avec, au bout d'un bâton, le cadavre pantelant d'une seiche ou d'un poulpe! Il ne voulait rien faire d'autre, sinon s'en aller loin, très loin, du côté du soleil couchant, s'enfuir pour de longs voyages, vers des pays inconnus, des lumières plus vives, des villes grouillantes aux peuples étranges, bizarrement vêtus, parlant d'une voix chantante dans des langues inconnues. Partir!... S'évader!... Voir des choses!...

Une volée de cloches le tira de sa rêverie. Marie-Louise, la « femme-sacristain », sonnait l'*Angelus* à tour de bras.

## Notre roman-feuilleton

# L'APPEL DES FLOTS

par Alain Le Bellec

(Suite)

Il murmura :

— Il va falloir que je m'en aille.

Il dévala rapidement l'étroit sentier pavé de pierres glissantes polies par l'eau. Des lézards fuyaient sous ses pas, s'agrippant aux talus, se coulant dans des trous minuscules. Il ne les voyait pas, tout au souci de ne pas être trop en retard.

Sa grand-mère trempait la soupe quand il franchit le seuil. D'instinct, il parcourut la table des yeux. Un rectangle de papier y brillait : une lettre.

La grand-mère répondit à sa muette interrogation :

— Ta mère va revenir!...

Il se sentit tout drôle. Il ne l'avait pas vue depuis des années. Il savait seulement qu'elle vivait là-bas, à Paris, assez mal pour que la réprobation des voisins s'étendit à lui. Il lui en voulait confusément de cet

opprobre qui l'entourait, de cette solitude dans laquelle elle l'avait si longtemps laissé. Le ton de la grand-mère, d'ailleurs, était lourd d'appréhension. Elle aussi redoutait ce retour. Elle se souvenait.

Elle évoquait l'adolescence d'Anna, si vivante, si pleine de joie et de confiance.

Elle revivait la soirée où la jeune fille lui avait avoué sa grossesse.

L'enfant était né, le père était resté inconnu, la mère était partie en ville, gagnant sa vie et celle de son petit.

Et les jours s'étaient suivis, de plus en plus noirs. Pour ne pas perdre sa place, elle avait dû céder aux exigences du patron, des fils du patron, jusqu'au jour où, surprise, elle s'était fait mettre à la porte.

Insensiblement, elle avait glissé

vers la prostitution. Depuis des années, elle arpentait lentement le même trottoir, offrant aux passants le même sourire, les mêmes gestes, formulant d'une voix de plus en plus canaille, les mêmes invitations. La déchéance se poursuivait. Elle n'avait pas évité la contamination. La syphilis la rongea. Pour se consoler, peut-être aussi pour se donner des forces et du courage, elle s'était mise à boire. Son haleine empestait le rhum. Sa voix avait de rauques inflexions. Et les clients étaient devenus plus rares.

Elle revenait! Sans ressources à Paris, dans l'impossibilité de louer son corps assez cher pour en vivre, lasse des coups et des mauvais traitements.

Elle s'était rappelé le petit coin de Bretagne où elle avait été si heureuse jadis. Aucune fausse honte ne la retenait. Elle savait qu'elle serait mal accueillie, mise à l'index par ses anciennes compagnes. Que lui importait?

Elles la fuiraient, la punissant ainsi d'avoir été autrefois la plus belle, peut-être aussi la plus aimée? Et puis après? Elle trouverait toujours quelqu'un pour lui payer sa goutte. Elle travaillerait dur, aux champs, et, s'il le fallait, elle leur prendrait leurs hommes, à ces honnêtes femmes.

(A suivre.)

## Skol-Vrezhoneg

Leçons particulières  
à domicile  
par  
Professeurs diplômés

Écrivez à "EMLED"  
qui transmettra

## BREIZ NEVEZ

(La plus grande Bretagne)

Bulletin mensuel  
des colonies bretonnes  
de l'Aquitaine et du  
reste de la France

Directeur : F. MEVELLEC  
Rédaction : 22, rue Duhamel  
C. C. 816-99 RENNES

Lisez...  
**BREIZ NEVEZ**

## "Au Carrefour du livre"

11, rue de Paradis, PARIS (X<sup>e</sup>)

LIVRES EN BRETON  
ET SUR LA BRETAGNE

*marie droüart*

CONSEIL JURIDIQUE

" Claude Cottage "

Rue du Père-Bourdon, RENNES (Ille-et-Vilaine)

Cours gratuits aux Membres de Y. A. B.

COMÉDIE -- MISE EN SCÈNE  
SOLFÈGE -- CHANT

Danses Bretonnes  
par  
Professeurs Bretons



# THÉÂTRE BRETON

Troupe d'Adultes  
et Troupe enfantine.

« YAOUANKIZ ARZEL BREIZHAT »  
6, Cité de la Chapelle, PARIS-18<sup>e</sup>

## AN AVEL

lettre-circulaire du Mouvement Culturel Breton

**J. OLLIVIER**

49, rue Saint-Melaine

Rennes (I.-et-V.)

Bretons de Paris  
et de  
l'Île-de-France

Venez à la

PAROISSE  
BRETONNE

Réunions mensuelles  
Bulletin paroissial

13, rue Philippe-de-Girard  
PARIS

## LIBRAIRIE DE BRETAGNE

17, Quai Chateaubriand, RENNES

Tous les livres Bretons et sur la Bretagne

Lisez...

## KAD

Cahiers de philosophie  
Celtique

12, rue Oberthur - RENNES

## APPRENEZ LE BRETON !

Cours par correspondance

Préparation aux "TREC'H MEUR" et "TREC'H KENTAN"

M<sup>lle</sup> GOURLAOUEN

30, rue de la Corderie — Douarnenez